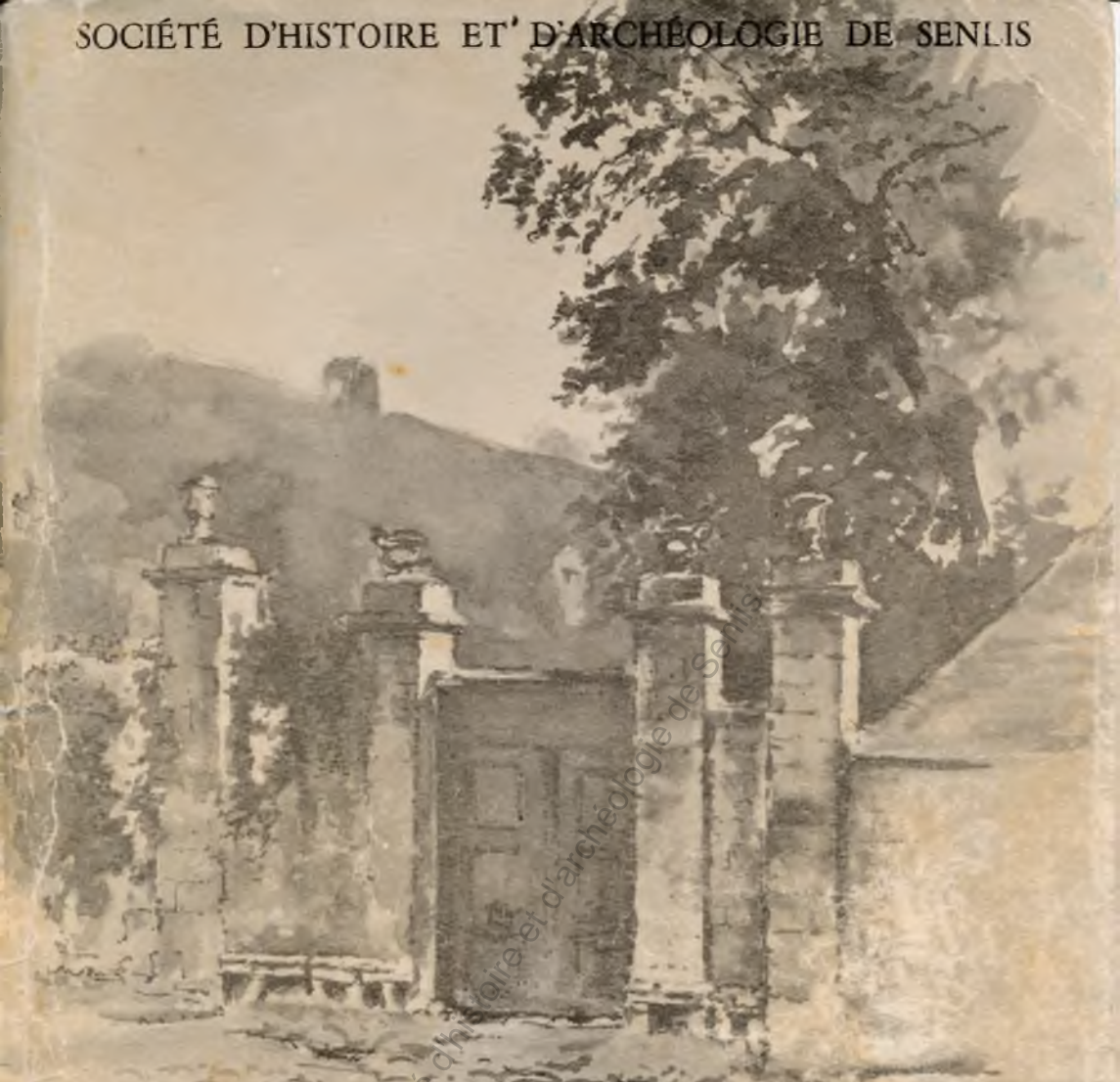


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE SENLIS



Promenades par les rues et monuments

de

SENLIS

Guide d'Eugène Muller
refondu par P. Leroy et W. Hannagan
illustré de neuf lavis originaux de Chadave

ÉDITIONS DE SENLIS

1972

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE SENLIS


Promenades par les rues et monuments
de
SENLIS

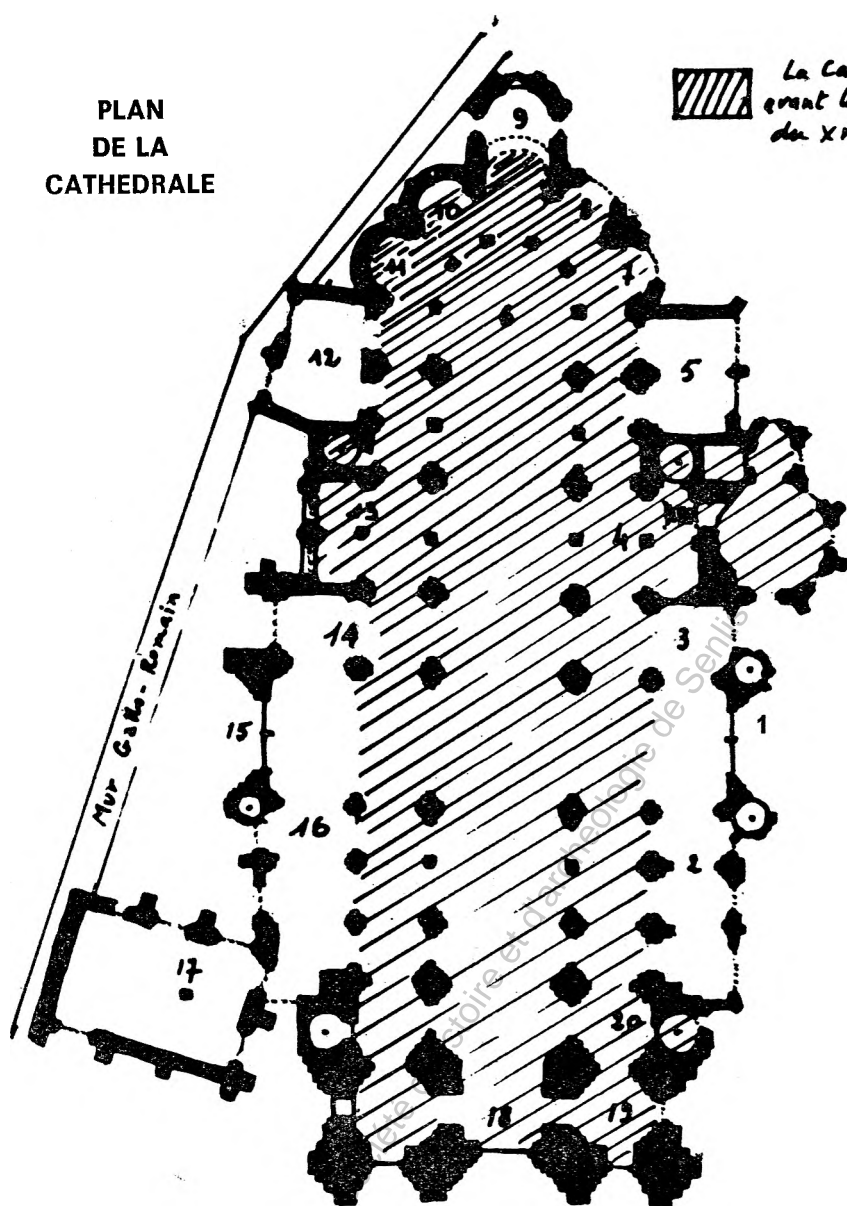
Guide d'Eugène Muller
refondu par P. Leroy et W. Hannagan
illustré de neuf lavis originaux de Chadave

ÉDITIONS DE SENLIS

1972

PLAN
DE LA
CATHEDRALE

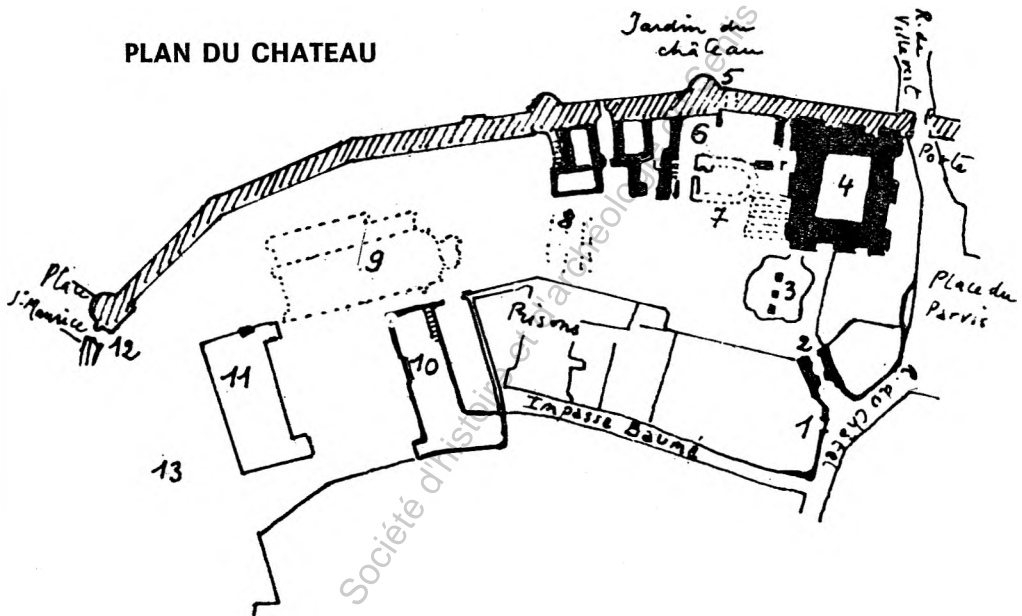
 La Cathédrale
eust les modifications
du XVII^e et XIX^e s.



1. Portail sud (XVI^e siècle) aux voussures, histoire de la Vierge.
2. Chapelle Saint-Joseph (XVI^e siècle). Voûtes. Vitraux (XIX^e siècle). Statues. Lutrin. Pierres tombales (notamment une dalle provenant de Saint-Maurice et illustrant le dit des trois morts et des trois vifs). Panneau de bois sculpté : Baptême de Jésus.
3. Chapelle Saint-Denis (XVI^e siècle). Belle voûte. Vitraux (XVI^e siècle), remontés. Vierge (XIV^e siècle).
4. Accès à la Crypte (X^e siècle) et la petite Sacristie ou chapelle préromane (statues, peintures).
5. Chapelle du Bailli, construite par et pour les Saint-Simon (XVI^e siècle). Tableaux : L'extraction de la dent de Saint Rieul (XVII^e siècle). Les disciples d'Emmaüs.
6. Le Chœur (XII^e siècle). Voûtes (XVI^e siècle). Autel provenant de l'Abbaye de Chaâlîs (XVIII^e siècle). Statue de la Vierge (XVIII^e siècle). Belles colonnes monolithes. Chapiteaux (XII^e siècle), certains restaurés.
7. Chapelle Saint-Louis. Statues de Saint Louis (fin XIII^e siècle), Saint Eloi. Vitraux (XIX^e siècle).
8. Chapelle Saint-Frambourg. Vitrail d'A.-M. Javouhey (XX^e siècle).

9. **Chapelle de la Sainte Vierge** agrandie au XIX^e siècle. Statue (XV^e siècle) provenant, d'après la tradition, de l'Abbaye de la Victoire.
10. **Chapelle Saint-Rieul**. Châsse. Vitraux (XX^e siècle).
11. **Chapelle Saint-Levain**. Statue de Saint Fiacre. Vitraux (XIX^e siècle).
12. **Chapelle du Sacré-Cœur ou Chapelle Saint-Gervais et Prothais** reconstruite au XVII^e siècle. Pierres tombales. Tableau : La Conversion de Saint Paul (XVI^e siècle).
13. **Avant la Chapelle Sainte-Geneviève, tableau d'A. Coypel (1661-1722) : Jésus retrouvé au Temple.** Dans la Chapelle, vitraux (XIX^e siècle). Tableau : **Saint Roch soigné par l'ange**, de L.-C. Van Loo (1719-1795).
14. **Chapelle Sainte-Catherine**, restes de vitraux (XIX^e siècle). Christ en croix et descente de croix.
15. **Portail nord** (XVI^e siècle). Statue de Saint Levain (fin XIII^e siècle).
16. **Transept nord**. Statues, notamment Sainte Barbe retrouvée dans Saint-Frambourg. Panneaux peints (XVII^e siècle).
17. **Grande Sacristie** ou salle capitulaire (XIV^e siècle). Chapiteau du pilier central intéressant : Fête des fous (?).
18. **Orgues** (XVIII^e siècle) venant de l'Abbaye Saint-Vincent.
19. **Fonts baptismaux**. Vierge de douleur (XV^e siècle).
20. Cachant en partie une porte archaïque, belle Crucifixion (XVIII^e siècle) en mauvais état.

PLAN DU CHATEAU



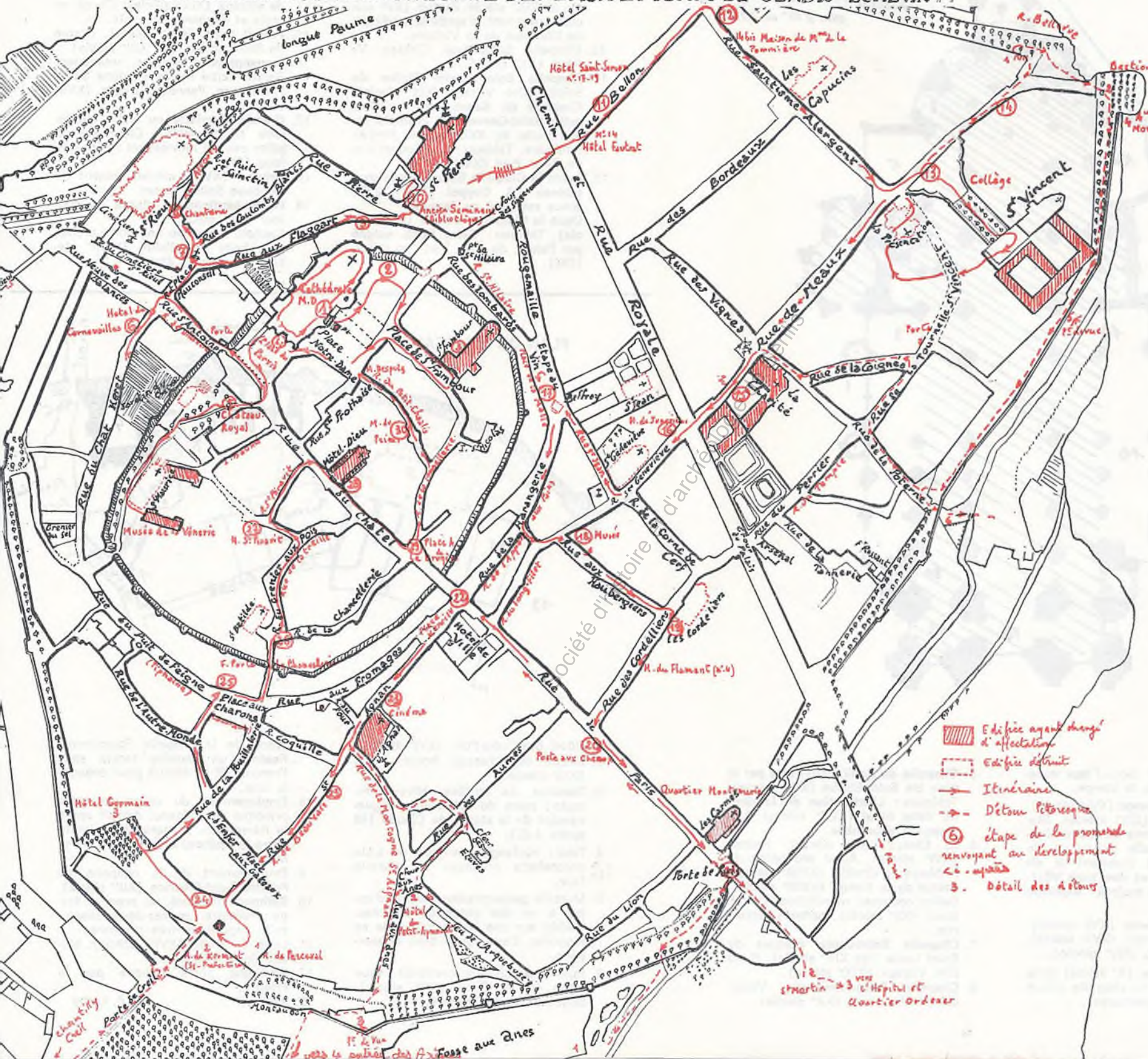
1. Hôtel des Trois-Pots (XVI^e siècle).
2. Entrée du Château Royal. Porte (XIII^e siècle).
3. Témoins de fouilles. Niveau romain : reste de colonnade, emplacement de la statue de Claude (48 après J.-C.).
4. Tour : rectangle, campée de trois contreforts originaux sur chaque face.
5. Muraille gallo-romaine servant d'appui à un des côtés du Château, visible sur une bonne partie de sa longueur. Deux tours bien conservées.
6. Ruines du Château construit sous Louis VI le Gros (XII^e siècle), belles arcatures. Porche.
7. Tracé de la chapelle Saint-Denis. Reste d'un escalier repris sous François I^{er} et démolit pour dégager la tour.
8. Emplacement du corps de logis principal du Château, détruit après la Révolution. Il marquait la limite entre le Château et le Prieuré Saint-Maurice.
9. Emplacement de la chapelle du Prieuré Saint-Maurice (XIII^e siècle).
10. Bâtiment demeuré, au premier étage : dortoirs, au rez-de-chaussée : salle capitulaire très restaurée.
11. Logis du Prieur (XVIII^e siècle). Musée de la Vénerie.
12. Ancienne porte utilisée par le Prieuré.
13. Parc.

P. Leroy

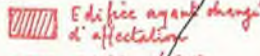
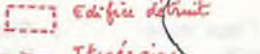
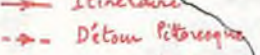
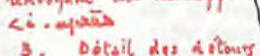

ITINÉRAIRE

- 1 — **La Cathédrale** (X^e, XII^e, XVI^e siècles) (voir plan détaillé).
- 2 — **Place Notre-Dame.** Façade de l'ancien Evêché, chapelle du Chancelier Guérin, maisons anciennes (XVI^e, XVIII^e siècles).
- 3 — **Place et Eglise Saint-Frambourg** (XII^e, XIII^e siècles).
- 4 — **Place du Parvis.** Portail de la Cathédrale (fin XII^e siècle). Hôtel de Vermandois (XII^e, XVI^e siècles).
- 5 — **Hôtel des Trois Pots / Château Royal** (I^{er}, XII^e, XVIII^e siècles) (voir plan détaillé). Musée de la Vénerie.
- 6 — **Rue du Chat-Harret.** N° 2 : Hôtel de Cornouaille. En face, le n° 6 : Vue sur le Château et la muraille gallo-romaine.
- 7 — **Place Mauconseil** et rues voisines. **La Chantrerie.**
- 8 — Emplacement de **Saint-Rieul.**
- 9 — **Rue aux Flageards.** Vue sur le chevet de la Cathédrale, la muraille gallo-romaine et l'ancien Evêché (XVI^e siècle).
- 10 — **Place Saint-Pierre.** Ancien Séminaire (XVIII^e siècle) (Bibliothèque municipale). **Eglise Saint-Pierre** (XII^e, XIII^e, XVI^e siècles).
- 11 — **Rue Bellon.** N° 14 : Ancien Hôtel Fautrat (XVIII^e siècle). N°s 17-19 : Ancien Hôtel des Saint-Simon (XVI^e siècles).
- 12 — **Rue St-Yves-à-l'Argent.** N° 14 bis : Maison de Mme de la Pommière. n° 12 : Ancien Couvent des Capucins (XVII^e siècle).
- 13 — **Collège Saint-Vincent.** Réunion de l'ancienne Abbaye Royale Saint-Vincent (XII^e, XVII^e siècles) et du Couvent de la Présentation (XVII^e siècle).
- 14 — **Détour pittoresque.**
 1. Escalier d'accès au rempart Bellevue.
 2. Bastion de la Porte de Meaux (XVI^e siècle).
 3. Restes méconnaissables de l'Eglise Saint-Etienne.
 4. Moulin de la Porte de Meaux.
 5. Paysage.
 6. Poterne et pont sur la Nonette.
 7. Portail de la Présentation (bouché) (XVII^e siècle).
- 15 — **Rue de Meaux.** Le Carrefour des Turlupins. **L'ancien Hôpital de la Charité** (XVII^e, XVIII^e siècles).
- 16 — **Rue Sainte-Geneviève.** Ancien Hôtel de Junquières (XVIII^e siècle). Emplacement de l'Eglise Sainte-Geneviève.
- 17 — **Rue Saint-Jean. Place de la Halle.** Emplacement de l'ancien Hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem, du Befroi. Le centre commerçant.
- 18 — **Rue Sainte-Geneviève. Rue du Haubergier.** Hôtel (XVI^e siècle). Musée.
- 19 — **Rue des Cordeliers.** Emplacement de l'ancien Couvent (XV^e siècle). Belle maison n° 8. **Hôtel du Flament**, n° 4 (XIII^e, XVI^e siècles).
- 20 — **Rue Vieille-de-Paris.**
 1. N° 31, Hôtel de l'ancienne Poste (XVI^e siècle).
 2. Ancien **Couvent des Carmes** (Quartier Montmarie) (XIV^e, XVII^e siècle).
 3. Le Rempart des Otages.
- 21 — **Détours pittoresques.**
 1. La Fosse-aux-Anes et le Montauban.
 2. Saint-Martin (XVIII^e siècle).
 3. L'Hôpital.
- 22 — Au n° 30, rue Vieille-de-Paris. Hôtel du Mouton. **Le Carrefour de l'Apport-au-Pain. L'Hôtel de Ville.**
- 23 — **Rue de Beauvais. Eglise Saint-Aignan** (XI^e, XVI^e siècles) (Cinéma). Beaux Hôtels (de Faucigny-Lucinge, n° 21, et de La Londe, n° 23). **Détour pittoresque.**
 1. La Fontaine des Etuves.
 2. L'Hôtel du Petit-Apremont. Le Jeu de l'Arquebuse.
 3. Panorama.
 4. **Les Arènes** gallo-romaines.
- 24 — **Place de Creil** ou Gérard-de-Nerval.
 1. Hôtel de Parceval (XVI^e, XVII^e siècles).
 2. Hôtel de Kermont, Sous-Préfecture (XVIII^e siècle).
 3. **Hôtel Germain** (XVII^e siècle).
 4. Hôtel de Gramont (XVIII^e siècle).
- 25 — Place Lavarande. Fausse Porte de la Chancellerie.
- 26 — La Chancellerie (XVI^e siècle). L'Hôtel des Dames de Saint-Rémy. L'emplacement de la Chapelle Sainte-Bathilde. La rue de la Treille.
- 27 — L'Hôtel Saint-Pé ravi (XVI^e siècle).
- 28 — L'Hôtel-Dieu de Gallande (XIII^e siècle).
- 29 — La Place Aulas-de-la-Bruyère. Souvenir de l'attentat de Billon (13 décembre 1789).
- 30 — Rue du Petit-Chaâlis. Hôtel du Prieur (n° 5). Maison du Petit-Chaâlis (n° 4).

VILLE DE SENLIS LEVEE PAR LES SOINS DE M^r DELORME ECUIER
 CONSEILLIERS MAITRE EN MAITRISE DES EAUX ET FORST DE SENLIS ECHEVIN



Les numéros de l'itinéraire portés sur cette copie du plan de Senlis levé, au début du XVIII^e siècle, par Delorme, renvoient aux développements du livre.

-  Edifice ayant changé d'affectation
-  Edifice détruit
-  Itinéraire
-  Détour pittoresque
-  étape de la promenade renvoyant au développement ci-après
-  3. Détail des détours

2 - vers St Martin
 3 - vers l'Hôpital et Quartier Ordeux



d'ancien séminaire

[Signature]

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

« ÊTRE A SENLIS, C'EST HABITER DE MAGNIFIQUES DEMEURES DONT LES MURS VIGoureux SONT BATIS, NON DE PLATRE FRAGILE, MAIS DE PIERRES LES PLUS DURES, LES PLUS CHOISIES, DISPOSÉES AVEC UNE INDUSTRIEUSE HABILITÉ ET DONT LES CAVES, ENTOURÉES DE SOLIDES CONSTRUCTIONS EN PIERRE, REFROIDISSENT TELLEMENT LES VINS PENDANT L'ÉTÉ, GRACE AU DEGRÉ DE LEUR FRAICHEUR, QUE LA GORGE ET L'ESTOMAC DES BUVEURS EN RESSENTENT UNE VOLUPTÉ SUPRÊME ».

JEAN DE JANDUN, XIV^e SIÈCLE.

Cher visiteur,

Le hasard d'une promenade, le conseil d'un ami, la lecture d'un ouvrage d'art ou de tourisme vous ont donné l'idée de venir dans notre cité. Nous vous invitons à relire un de nos vieux guides que nous avons un peu rajeuni et à découvrir avec lui le charme de nos monuments et de nos rues. Notre promenade est conçue comme un circuit partant de la place Notre-Dame, à l'ombre de la cathédrale et y revenant. Chaque développement porte un numéro qui est aussi indiqué sur le plan, le trajet peut donc être pris à n'importe quel point du parcours. Les développements ont été regroupés en chapitres, constituant des unités géographiques qui peuvent être suivies séparément, enfin des détours supplémentaires pour ceux qui disposent de plus de temps sont indiqués.

Nous avons repris ici toute la partie concernant Senlis de l'ouvrage, paru en 1896, Senlis et ses environs, du chanoine Eugène Müller, 1834-1918. Né à Chantilly, professeur au Petit Séminaire Saint-Lucien de Beauvais, premier vicaire à la cathédrale de Senlis, enfin, curé de Saint-Leu-d'Esserent, il fut l'un des meilleurs historiens de notre ville. On lui doit, à côté de nombreuses notes dans les bulletins du Comité Archéologique,

dont il fut vice-président, une monumentale Monographie des rues, places et monuments de Senlis parue entre 1880 et 1884.

Le travail que nous vous présentons est l'œuvre de membres de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis. Pierre Leroy a repris totalement l'ordre du texte et l'a refondu en suivant un itinéraire mis au point par Jean-Marc Simon. Chadave a donné de Senlis une iconographie originale, W. Hannagan est l'auteur de la note d'histoire qui termine le livre, F. Amanieux, H. Tremblot de la Croix, D. Vermand ont donné des mises au point signées.



I. – Autour de la Cathédrale

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

I. — LA CATHÉDRALE, LES PLACES NOTRE-DAME SAINT-FRAMBOURG ET DU PARVIS

1

Quel que soit le moyen de transport utilisé pour parvenir à Senlis, attiré par le haut clocher de la **cathédrale Notre-Dame**, vous voilà parvenu sur une des places qui l'entourent. Notre promenade débute par la visite de cet important monument. Regardons le **1 - portail sud** par lequel on y pénètre et qui domine la place Notre-Dame. Il fut élevé lors de la dernière campagne de construction, au début du **xvi^e siècle**, il est de style flamboyant, « que de détails charmants à souligner : histoire de la Vierge aux voussures, colonnes torsées, balustrade à fleur de lys, rose, gargouilles, rampants découpés, couronnement représentant le Père éternel tiaré tenant entre ses mains son fils crucifié. »

Poussez la porte de bois du **xvi^e siècle**, que le menuisier François de Fécamp façonna en 1534, et pénétrez. Saisi par l'harmonie des formes asseyez-vous et lisez cette brève histoire de la construction.

HISTORIQUE

1. « Le douze », dit le *Nécrologe* ou liste des défunts que le chapitre possédait jadis, « le douze des calendes de novembre » (20 novembre), mourut l'évêque Eudes, qui « fonda cette Eglise » : *Qui hanc fundavit Ecclesiam*. Le mot *fundavit*, fonda, a-t-il le sens absolu d'une reconstruction considérable ? Le fondateur Eudes est-il Eudes I^{er} (996) ou Eudes II (1068 — vers 1071) ? Les églises des **x^e et xi^e siècles** étaient, à l'exception de l'abside, des basses-nefs et des clochers ; voûtées en bois, elles étaient facilement la proie des flammes, comme l'attestent les chroniques contemporaines, ou subissaient vite les atteintes du temps. Des parties de la cathédrale actuelle remontent-elles à ces hautes époques ? (1).

(1) *Note bibliographique et archéologique*. L'abbé Müller pour écrire ce bref historique s'était en partie servi du travail de l'abbé Blond, *Histoire de la Cathédrale de Senlis*, in « Comité archéologique de Senlis », 1886, pp. 113-153. Depuis, Marcel Aubert a publié en 1910 une importante *Monographie de la Cathédrale de Senlis*, et le volume sur cette même Cathédrale dans les « petites monographies des grands édifices de la France ». Jean Vergnet-Ruiz avait récemment contesté les conclusions de ces auteurs sur les époques de construction de notre Cathédrale. Il a montré (Cf. revue « La Sauvegarde de Senlis », n^o 17, premier trimestre 1970, pp. 13-15) que telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, elle n'est peut-être pas le résultat d'une reconstruction totale à partir de 1153 comme l'ont pensé ses différents monographes, mais qu'elle conserve différentes portions formant comme le squelette d'une église sur laquelle la deuxième moitié du **xii^e siècle** aurait attaché de nouvelles chaires.

Ce squelette est-il celui de l'église de la fin du **x^e siècle**, de celle présumée du **xii^e**, ou partiellement de chacune ? Bien que l'absence ou l'imprécision des textes empêchent de se prononcer avec certitude, essayons toutefois de voir rapidement ce qui serait susceptible d'appartenir à cette construction pré-gothique.

2. Construction des XII^e et XIII^e siècles. — Voici le XII^e siècle amenant avec lui, dans l'Île-de-France surtout, le sentiment vague d'une architecture plus fière. L'évêque Thibault, c'était vers 1153, résolut de rebâtir Notre-Dame sur un dessin plus vaste. Grâce à des lettres-patentes de Louis VII (1154), à des portements de reliques, à l'activité ingénieuse des évêques Thibault, Amaury, Henri et Geoffroy, le nouvel œuvre fut assez avancé à la fin du XII^e siècle pour que sa dédicace pût avoir lieu le 16 juin 1191, réunissant autour de l'archevêque Guillaume-aux-Blanches-Mains, les évêques Nivelon de Soissons, Roger de Laon, Etienne de Noyon, Simon de Meaux, et tout ce que le pays comptait de plus illustres seigneurs. La charte de cette consécration et une ordonnance de Geoffroy sur les obsèques (1191) révèlent que l'œuvre a nécessité des labeurs coûteux et demeure inachevée ; il est probable que les détails du portail et les étages supérieurs du clocher étaient encore à désirer.

Un examen même rapide du plan tel qu'il apparaissait au XII^e siècle, avant que ne soient effectuées les transformations des XIII^e et XVI^e siècles et les adjonctions successives des chapelles montre tout de suite des dispositions anormales dans nos régions pour un édifice qui serait postérieur à 1150. C'est d'abord à l'entrée du chœur la présence d'une double travée communiquant au sud avec la sacristie dite aussi chapelle pré-romane et transformée à son extrémité nord par les restaurations de 1850.

Après l'existence d'un transept devenu dans la suite « faux-croisillons », l'étude du plan retient l'attention d'une façon impérieuse par la constatation de l'existence de quatre tours posées comme aux angles d'un rectangle : deux immédiatement contre le transept primitif, en quelque sorte à son aisselle, à l'angle de départ du chœur, et les deux autres en retrait de la façade, à demi englobées aujourd'hui par les nouvelles tours de cette façade, mais parfaitement visibles encore. Ces quatre tours contiennent quatre escaliers voûtés en berceau rampant et accédant aux tribunes. Chacune des tours ouvre tant au rez-de-chaussée qu'au niveau des tribunes par une porte d'un type archaïque dont le tympan nu est circonscrit par une archivolte en plein ceintre, reposant sur un épais linteau barlong, tantôt monolithe, tantôt appareillé.

Par ailleurs si nous examinons le rond-point de l'abside, au-dessus des chapelles du déambulatoire et au-dessous de la corniche du XIII^e siècle, nous observons un appareil mural assez différent de celui des parties avoisinantes et percé de larges fenêtres absolument plates, sans aucune saillie ni décor, voisine en esprit et offrant comme un écho des fenêtres des tours de l'enceinte gallo-romaine contre laquelle la Cathédrale s'appuie. Quatre fenêtres identiques, faisant davantage penser aux X^e ou XI^e siècles qu'à la deuxième moitié du XII^e, ainsi que deux portes archaïques se retrouvent encore au niveau des tribunes, dans les deux travées contiguës au rond-point de l'abside.

Enfin, les chapelles du déambulatoire montrent à l'examen qu'elles ont été modifiées depuis leur apparition. D'une part, les deux chapelles regardant vers le nord-est offrent, très visibles à l'extérieur, deux fenêtres hautes, semblables à celles qui se trouvent au-dessus et obturées pour être remplacées par les actuelles pour lesquelles la deuxième moitié du XII^e siècle conviendrait. D'autre part, celles situées de part et d'autre de la chapelle axiale, reconstruite en 1847, et dédiée à la Vierge, gardent à l'intérieur, des tympans très anciens, vestiges de portes disparues.

Nous sommes donc tenté de penser que Notre-Dame n'a pas été construite d'un seul jet dans la deuxième moitié du XII^e siècle — à l'exception de la sacristie et de la crypte qu'elle surmonte et, bien entendu, des modifications ultérieures. Dom Grenier, historien du XVIII^e siècle, n'a-t-il pas vu juste lorsqu'il affirmait que notre Cathédrale remontait « aux X^e et XI^e siècles » ?

Dominique Vermand

3. Le XIII^e siècle dut à des influences que nos documents laissent seulement soupçonner, générosités de la reine Isabelle de Hainaut et de riches bourgeois, etc., de pouvoir achever ou embellir le plan du siècle précédent. L'un des deux clochers reçut son merveilleux couronnement, « avant 1240 » ; des piliers de la nef primitive furent supprimés et deux, vers l'orient, furent rapprochés de la nef pour aider, sans plus tarder, à la construction de deux grands transepts. « De cet édifice si admirable », dit Louis-le-Jeune, il nous reste encore le grand portail, le clocher, les galeries et une partie des chapelles. Cette église, — oserais-je dire mon sentiment sur cette question d'esthétique ? cette église, moins élevée que le monument actuel, devait à l'intérieur lui être préférable pour la sagesse des proportions, l'harmonieuse unité de l'ensemble, la gravité architecturale et le sentiment religieux.

4. Le commencement du XV^e siècle fut fécond en désastres pour la cathédrale. En 1417, « le feu », ajoute Jaulnay, « se prit à la charpenterie et « embrasa de telle sorte qu'elle fut entièrement brûlée ; le plomb fondu « coulait par les rues en abondance, ce qui fit grand dommage au bâtiment. » Tous les fléaux, guerre, maladie, feux, semblaient vraiment se donner rendez-vous en notre pauvre ville. C'est vers cette époque, ce me semble, qu'il faut placer la construction, quant à son ensemble, de la salle capitulaire, aujourd'hui grande sacristie.

5. *Renaissance.* — Le XVI^e siècle devait renouveler l'aspect de l'édifice. Un nouvel incendie ayant détruit « toute la couverture, les combles et l'étage supérieur de l'église » l'évêque et le chapitre adressèrent une requête au roi, le 22 août 1505 : « Plaise au roi », écrivaient-ils, « d'avoir « pitié et compassion de la pauvre église de Senlis laquelle, par fortune et « inconvenient de feu, au mois de juin 1504, a été brûlée, les cloches fon- « dues et le clocher qui est grand, magnifique et l'un des singuliers du « royaume, au moyen dudit feu tellement endommagé qu'il est en danger « de tomber. » Ils insistaient ensuite sur la modicité des revenus d'icelle « église qui est la plus paoure et petitement fondée qui soit audit royaume. »

A partir de cette date, des efforts de toute façon, usage de lait et de beurre, à la condition pour les riches et les nobles d'une aumône de deux solz parisis, pour les marchands de 12 deniers parisis (1505), abandon d'une partie du produit des gabelles (1506-1516), confrérie de la Vierge, générosités de princes et d'évêques, permettent à Messieurs du chapitre d'entreprendre des marchés avec Michel de Bray, architecte, les Souldoiers, peintres-verriers, lesquels demeuraient rue du Châtel, de 1514 à 1518 ; les piliers de l'église sont exhaussés pour soutenir un nouveau berceau de voûte : deux tours à vis sont édifiées « l'une auprès de l'autel épiscopal, « l'autre à côté de la chapelle Saint-Fiacre » ; Voici une mention qui me paraît intéressante : « L'on décide, le 3 mars 1514, que des couvertures

« convenables seront faites aux nouvelles voûtes de l'église, selon le conseil de Monsieur Lescot, de la manière que l'on avait coutume de les faire jadis. »

La partie la plus frappante de ce nouvel œuvre est le *portail du midi*, dont la construction date surtout de 1532, bien que la première pierre semble avoir été posée le 26 avril 1521. Ce portail doit être attribué à Pierre Cambiche ou Chambige, et à Jean Dizieult, « lieutenant des œuvres de maçonnerie du Roi », lequel appartenait à une famille senlisienne. Ces deux architectes recevaient 120 livres par mois.

La gravité sévère, les formes semi-trapues, l'obscurité religieuse de l'édifice roman subissaient les influences d'un art nouveau un peu dissipé, tendant au grêle, plus amoureux de la richesse des détails que de l'effet imposant de l'ensemble, mais charmant à voir dans l'entrain, la verve, la fécondité de ses manifestations. Ainsi deux traditions très diverses se rencontrent dans notre cathédrale et semblent y rivaliser d'avantages.

Guillaume Petit ou Parvi, *cordelier*, confesseur de François I^{er}, précepteur de ses enfants, évêque remarquable par sa passion du travail, son goût artistique, son habileté de diplomate, était l'âme de l'entreprise, obtenait de la cour des générosités importantes et amenait la construction à un point qui permettait de répéter avec encore plus de vérité qu'en 1530, que Notre-Dame est un ouvrage grand et somptueux. Sous René le Roullier, Jean Dizieult, mettant le dernier coup à son œuvre, éleva le *portail du nord*.

6. La cathédrale devra aux temps mauvais et à des déchéances du goût de perdre plutôt que de gagner en beauté architecturale. Quelques notes encore : 1671, construction et dédicace de la chapelle Saint-Gervais, due aux libéralités du célèbre doyen Deslions : c'est la chapelle dite aujourd'hui du *Sacré-Cœur*, laquelle est à cheval sur le vieux mur gallo-romain et a été bâtie en dehors des piliers de l'abside. En 1785, des vandales d'une sorte nouvelle infligent des balustres en marbre aux galeries, badigeonnent les murs de peintures et d'or, exilent les pierres tombales qui formaient le dallage religieux de l'édifice, etc., oubliant que la beauté des lignes architecturales n'a que faire de ce faux éclat. « En 1794, » écrit froidement Broisse, « à l'arrivée du citoyen André Dumont, représentant du peuple, « envoyé par la Convention pour épurer les autorités constituées du département, le maire convoque les membres du conseil, ceux de la société populaire et les autres fonctionnaires, dans l'Eglise Notre-Dame, où « chacun, appelé alternativement à la tribune, subit l'examen des épura-
« teurs. »

7. Depuis, la cathédrale a été plusieurs fois restaurée et remise au goût du jour. Elle a traversé sans trop de dommages les deux guerres mondiales. En septembre 1914 quelques obus, en juin 1940 et août 1944 des

obus détruisent la plus grande partie des vitraux. Le souci de notre temps de rendre aux édifices religieux leur pureté — il faut dire que pour Senlis il est louable — est à l'origine de la dépose en 1964 de la chaire et des stalles, de réfections dans les chapelles et le chœur en particulier la destruction en 1969 du mur qui soutenait les grilles de sa clôture. Entre 1967 et 1969, 11 verrières hautes du maître verrier Barillet sont venues adoucir la lumière du jour. Disons enfin que la toiture a été presque entièrement refaite en 1970-1972.

Notre-Dame de Senlis, si elle n'a point cette parfaite beauté que donne par exemple à Notre-Dame de Noyon, à Saint-Leu, etc., l'unité inaltérée de leur plan, demeure cependant l'un des édifices les plus remarquables du Nord de la France par son clocher typique, les caractères singuliers de son portail principal, le luxe de ses portails Renaissance, le greffage de cet art plein de sève sur la gravité architectonique des XII^e et XIII^e siècles et maint détail de construction.

VISITE DÉTAILLÉE

Entreprenons maintenant notre « visitation ». Il vous est facile de constater que Notre-Dame se compose aujourd'hui d'une nef principale, d'un chœur en forme de fer à cheval, de nefs latérales qui supportent une tribune ou triforium, de deux transepts ou bras de croix, de cinq chapelles accessoires qui rayonnent autour du déambulatoire, image, disent les symbolistes, du Christ, lorsque étendant son corps sur la croix, dilatant ses bras, *inclinant sa tête couronnée d'épines*, il « attirait tout à lui. »

Le style de transition (fin du XII^e siècle) a gardé ses vieux droits jusqu'à la frise érodée qui relie les arcades plein-cintre ou ogive des tribunes ; on voit aisément que les balustrades ont été ajoutées à la Renaissance, en même temps que l'étage supérieur. Voulez-vous juger de la hauteur et du fenestrage de l'église primitive ? Levez les yeux au-dessus des grandes orgues et regardez la portion de murs latéraux et de voûte qui est demeurée entre les deux clochers.

Les *petites nefs*, lesquelles ne furent traversées par des transepts que vers 1240, étaient sobrement éclairées, tel à peu près qu'on le surprend encore entre les clochers ; un banc en pierre courait le long du mur ; chapiteaux dont quelques-uns très remarquables, à personnages, à rinceaux de plantes grasses, etc ; Plusieurs portes anciennes peuvent être remarquées.

Faisons le tour de la cathédrale. 2 - (1) **La chapelle** qui se trouve à votre droite en regardant la porte par laquelle vous êtes entré, était

(1) Numéro reporté sur le plan détaillé.



desclercq C

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

sous le vocable de Sainte Madeleine au **xvi^e** siècle (aujourd'hui **Saint-Joseph**) : voûte de la Renaissance divisée en compartiments, ornée d'une charmante sculpture du Christ ressuscité ; les vitraux de Gsell (1877. Histoire de Saint-Joseph). Beau lutrin en fer forgé ; bois du **xvi^e** siècle : le baptême de Jésus, pierres tombales.

Inutile de rappeler les remarques que nous avons faites sur l'âge des *transepts* : les vestiges du milieu du **xiii^e** siècle que l'on trouve dans les chapelles Saint-Denis et Sainte-Catherine et dans la partie des galeries qui s'élargit au-dessus, fournissent une démonstration.

De l'autre côté de la porte du transept sud, **3 - la chapelle Saint-Denis** possède une voûte du **xvi^e** siècle, chargée de clefs. La belle arcature du **xiii^e** siècle a été rouverte en 1953 et en 1954, une *Vierge* du **xiv^e** siècle déposée par la Société d'Histoire a été placée à côté. La verrière composée de six panneaux disparates du **xvi^e** siècle, remontés dans un entourage moderne, a été posée en 1951.

Le coin obscur qui suit après le petit orgue est plein de problèmes architecturaux : **4 - crypte** antérieure au **xii^e** siècle, cette cave attend un aménagement digne d'elle.

Une délicate porte de la Renaissance introduit dans la **sacristie** : appelée aussi « chapelle pré-romane », au milieu de ces styles divers, n'oublions pas ces chapiteaux et bases à dessins prismatique dont il serait imprudent de préciser trop l'âge, et cet édicule semi-circulaire, avec bandeaux et petites ouvertures qui est probablement une des parties les plus anciennes de la cathédrale ; restaurée en 1956, on a retrouvé des éléments permettant d'affirmer son ancienneté et des fresques du **xvi^e** siècle.

5 - La chapelle où nous entrons ensuite est celle de **Saint-Jacques** ou **du bailli**. La voûte est ornée de clefs aux armes des Saint-Simon : de sable à la croix d'argent, chargée de cinq coquilles de gueules. Là, les Saint-Simon suspendaient l'épée de leurs ancêtres lorsque la mort venait raidir leurs mains ; là, un caveau réunissait leurs restes ; là, le clergé venait, chaque dimanche, dire l'oraison des trépassés. Noblesse, bravoure, traditions de foi, qu'êtes-vous trop souvent devenues ! Au dessus du confessionnal un tableau vivement restauré et daté de 1645, rappelle la vieille légende, lorsque saint Levain voulut (500 environ) donner à Clovis une des dents de saint Rieul, et que sa tête glacée depuis un siècle et demi par la mort rendit encore du sang. Le tableau marouffé au-dessus de l'autel, *les disciples d'Emmaüs*, n'est point à dédaigner ; à droite de l'autel une tôle peinte représente aussi *les disciples d'Emmaüs*, à gauche peinture sur bois dans le style **xvi^e** siècle : *les noces de Cana*, de Savinien Petit (1815-1878). Sur l'autel statue représentant *le Christ aux liens* (fin **xv^e** siècle). Le long du mur une plaque en marbre rappelle Mgr de Roquelaure, dernier évêque de Senlis, dont le corps fut inhumé en 1818, à la cathédrale. Vous avez sous

les pieds les dalles funéraires d'un Vizet, aumônier du Roy et de l'évêque Arthus Fillon (1522-1526).

Les colonnes monolithes qui soutiennent l'*abside* avec leurs bourrelets en plomb, leurs chapiteaux à feuilles d'acanthé, leurs bases avachies à larges griffes rappellent Saint-Leu, Noyon. 6 - **Le chœur** qui a retrouvé une bonne partie de sa pureté primitive à conservé le *mâitre-autel* transporté là en 1791 depuis l'abbaye de Chaâlis. Une statue de la *Vierge à l'Enfant*, du XVIII^e siècle, probablement de Moitte, occupe la baie des tribunes qui le surmonte, elle est posée sur le socle qui servait autrefois à supporter la châsse de saint Rieul.

7 - **La chapelle Saint-Louis** montre une statue du saint roi et des vitraux de Claudius Lavergne, 1863. La statue de saint Louis a été trouvée avec celle de saint Levain que nous allons rencontrer bientôt, en 1846, dans l'ancien cimetière Saint-Rieul, où une main inconnue les avait enfouies. La représentation de saint Louis, quoique discutable au point de vue du beau plastique, me paraît spécialement intéressante parce que cette œuvre est presque contemporaine de ce grand prince qui mourut le 25 août 1270. Saint Louis est debout, la tête nue, le visage sans barbe, couvert d'une aube dorée et d'un manteau bleu avec fleurs de lys d'or, les pieds nus, bref, associant aux attributs de la dignité royale l'appareil de l'humilité et portant de la main gauche la couronne d'épines, de la droite le sceptre. De l'autre côté de la fenêtre, statue originale de *saint Eloi*.

8 - Au-delà est la **chapelle Saint-Frambourg**. La fenêtre a été pourvue en 1952 d'un vitrail en l'honneur d'Anne-Marie Javouhey, fondatrice de l'Ordre des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

9 - **La chapelle de la Vierge** était jadis semblable en tout à ses voisines, conformément aux données de la tradition romane. Daniel Ramée l'a agrandie de la façon que l'on voit ; ce fut une mauvaise inspiration qui a retiré à l'abside une partie de son caractère originel et de sa solidité. La *Vierge* en marbre qui domine l'autel est du XIV^e siècle ; c'est, dit-on, une épave de l'abbaye de la Victoire. Au mur, bannière de saint Jacques, 1670.

Continuons notre pèlerinage autour du chœur. 10 - **Chapelle Saint-Rieul**. Sur l'autel châsse du saint. Verrière du même auteur que celle d'Anne-Marie Javouhey, Hébert Stevens, en l'honneur de ce premier évêque de Senlis.

11 - **Chapelle Saint-Levain**, vitrail de Gsell : vie de saint Levain, évêque de Senlis au VI^e siècle, d'une tonalité charmante et d'une belle facture. Statue dorée de *Saint Fiacre* marquée 1858 mais certainement plus ancienne.

12 - **Chapelle du Sacré-Cœur**, autrefois *Saint-Gervais et Protais*

bâtie sur les fondations du mur de la Cité. Les deux colonnettes que l'on découvre à la première arcade, hissées sur un socle élevé, supportant un boudin à plein cintre, encadraient primitivement une des grandes fenêtres du déambulatoire et indiquent l'architecture de cet endroit de l'édifice. La chapelle par elle-même a été reconstruite à partir de 1671 par le chanoine Deslyons qui y reçut la sépulture en 1710.

Les pierres tombales dressées le long des murs sont celles de l'évêque Simon Bonnet, de Mgr de Chamillart et de Guillaume Parvi. Reste à relever celle des trois vigoureux, Jean Nicolas et Jean le jeune, chanoines qui portaient d'azur au chevron d'or, surmonté d'un croissant, d'argent accompagné en chef de deux étoiles d'or et d'une gerbe de blé d'or en pointe. L'histoire de certaines querelles capitulaires montre que les Vigoureux étaient dignes de leur nom. Au mur, toile du xvi^e siècle représentant *saint Paul sur le chemin de Damas*.

13 - Avant la **chapelle Sainte-Geneviève** tableau bien restauré de Antoine Coypel (1661-1722), *Jésus retrouvé au Temple* faisait pendant à une *Présentation de la Sainte Vierge au Temple* de l'autre côté du chœur. Remarquez le beau pilier carré et les colonnes du fond. Au mur *Saint Roch soigné par un ange*, toile de Louis Charles Van Loo (1719-1795). Vitraux : vie de Sainte Geneviève, par Roussel.

14 - **Chapelle Sainte-Catherine** : elle était ouverte autrefois sur un tombeau. Vitraux de Gsell en partie conservés. Crucifix du xiv^e siècle, bas relief : *Mise au tombeau*.

Sortons un instant de l'édifice et reculon jusqu'à la *rue aux Flageard* ou *Frégard*, pour jeter un coup d'œil sur le **portail du nord**. 15 - « Ce portail », dit un annaliste senlisien, est moins « chargé d'ornements » que celui du midi ; « aussi est-il plus estimé ». Remarquez ces belles colonnes torsées qui encadrent la porte, la salamandre de François I^{er}, ces cassures qui sont un débris de la couronne fermée, cet F, initiale du nom du roi artiste. La statue de *Saint Levain* (xiv^e siècle) qui surmonte le portail a été placée là en 1959. Elle était autrefois dans la chapelle de ce nom, à l'intérieur de la cathédrale, elle avait été retirée comme celle de Saint Louis de l'emplacement de l'église Saint-Rieul en 1846.

Rentrons à nouveau, au revers du portail, quelques statues anciennes : *Sainte-Marthe*, *Saint-Sébastien*, *Vierge à l'Enfant*.

Un peu plus loin une belle statue de **Sainte-Barbe** avec sa tour retrouvée en 1969 au cours de travaux à Saint-Frambourg et donnée à la cathédrale - 16.

Nous passons sous une voûte Renaissance agrémentée de 16 pendentifs en couronne. A droite, porte d'une délicieuse perspective : il faudrait à ce coin d'un art peut-être chargé, mais d'un religieux romantisme, les

rayonnements multicolores que sèment les vitraux. Près de l'escalier panneaux de bois du début du xvii^e siècle représentant un donateur avec Saint-Hilaire et une donatrice avec Saint-Louis. Ils viennent des collections de la Société d'Histoire et d'Archéologie.

17 - **La salle capitulaire** ou **grande sacristie** mérite un regard. La première salle est éclairée par deux grandes fenêtres formées chacune de deux ogives à redents trilobés et d'un quatre-feuilles. La voûte est soutenue haut et élégamment par des arcs qui s'élancent de consoles encastées dans le mur pour se réunir sur une colonne centrale. Les consoles et le chapiteau sont décorés de personnages d'une bonne exécution, anges, joueurs d'instruments de musique. La scène qui se déroule sur ce chapiteau me paraît être un triomphe de la musique avec les détails un peu païens que la Renaissance aimait à traiter ; un orchestre composé d'un tambourin, d'un orgue et de deux chantres met en mouvement une sorte de sauvage nu, un paysan, des bourgeois.

18 - **Les grandes Orgues** viennent de l'abbaye Saint-Vincent, elles ont été remontées là au début de la Révolution, leur restauration a été commencée en 1972.

19 - **La cuve baptismale** est archaïque, elle viendrait de l'Hôtel-Dieu. Derrière, une piéta du xv^e siècle venant de l'abbaye de Vaux près de Creil.

Sur le mur du bas-côté, cachant une porte primitive, *grande crucifixion*, très abîmée (xviii^e siècle) - 20.

Une promenade dans les *galeries* et les *clochers* (1) achèverait de donner une notion suffisante de Notre-Dame de Senlis. On disait la messe là-haut, comme l'attestent un autel massif en pierre, dont un rétable aujourd'hui fruste faisait toute l'ornementation, et une piscine du xiii^e siècle : le modillon à côté servit peut-être à supporter une lampe.

Pierres tombales, listes, etc. Nous avons eu l'honneur d'indiquer dans un ouvrage plus considérable les noms des principaux personnages qui avaient jadis leur sépulture dans notre cathédrale : statues en cuivre repoussé, dalles de liais ou d'ardoise incrustées de lames de métal, etc ; — la liste des évêques du diocèse, des doyens du chapitre, des curés de Notre-Dame ; — les événements principaux, joyeux ou tristes qui se sont accomplis sous ses voûtes, etc. ; — le trésor, les reliques et la librairie ou bibliothèque. Elle possède encore d'autres œuvres d'art, des statues et un tableau certainement de Philippe de Champagne : *la fuite en Egypte*, elles seront prochainement présentées dans un cadre digne d'elles.

(1) Elle n'est autorisée que très difficilement pour des raisons de sécurité.

Notre visite s'achève, avant de sortir, feuilletons quelques pages du « **Grand livre des souvenirs** » de la cathédrale.

La cathédrale était, avec l'Hôtel-de-Ville, comme le cœur de la ville et le lieu des meilleures joies des grands, des bourgeois et du peuple. La veille des fêtes, des fermiers du chapitre apportaient à l'église des *jonchées* de feuilles et de fleurs ; les tentures de soie et d'or, brodées d'armoiries, que les évêques avaient offertes à leur première entrée, pendaient aux portes ou décoraient les murs des chapelles, tandis que les cloches jetaient du clocher leurs bruyantes volées ; le « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat* » joignait ses affirmations aux *Kyrie* et *Gloria fancis* ; les cérémonies prenaient volontiers une forme dramatique qui frappait le sens populaire.

Je ne parlerai pas ici des fêtes des *fous*, des *coqs*, du *petit évêque* et de plus d'un vieil usage dont la gaité quelquefois tapageuse offensait la dignité du saint lieu et opposa longtemps la force de l'habitude aux défenses réitérées des évêques du *xvi*^e siècle. Des pénitences publiques et des absoutes solennelles inspiraient dans les âmes de tous l'horreur du crime ; des solennités singulières, des *sept dormants* ou *Machabées*, etc., amenèrent longtemps dans le saint lieu les mouvements du *mystère sacré*. Arrivaient les Rameaux : on fichait du buis béni dans les terres ensemencées, pour empêcher « les sorcières et leurs maléfices. » Au matin du jour de Pâques, le clergé jouait au sépulcre le *Mystère des Trois Maries*. A la Pentecôte, un pigeon lâché (1300) au milieu du « muguet, des étoupes enflammées » et des oublies qui tombaient de la voûte, était une représentation matérielle du benoît Saint-Esprit. Des confréries nombreuses de Saint-Nicolas, de Saint-Josse, de Saint-Eloi (1237), de Notre-Dame du Châtel (1476), des Saints Eutrope et Denis (1476), etc., avaient leur existence personnelle, leurs trones, leurs fêtes...

La nuit une lampe brûlait dans la nef ; la piété l'avait *fondée* « pour « éclairer les pauvres malades du feu sacré qui y venaient (1342) implorer « le secours de Notre-Dame, laquelle y opéroit tous les jours de nouveaux « miracles. » Des coffres, armés de ferrures ouvrées (1485) garnissaient les coins de l'église ; des tentures, ornées de plantes capricieuses ou de bêtes affrontées, pendaient à des tringles de bronze autour du sanctuaire ; des cercles ou couronnes d'argent doré, comme Guérin en avait suspendu une au-dessus de l'autel, ou de fer forgé, étaient chargés de cierges « ardans » : « quatre colonnes d'airain antiques » s'élevaient autour de l'autel, supportant des anges que l'on habillait aux fêtes solennelles ; un cierge y brûlait nuit et jour, grâce à une fondation (1219) de Philippe-Auguste.

Sortant par la même porte par laquelle vous êtes entré vous pouvez faire le tour des **places Notre-Dame et Saint-Frambourg**. A votre gauche en sortant le volume en saillie n'est autre que la Sacristie,

plus loin le chevet de la cathédrale : les chapelles absidiales couvertes de dômes de pierre, la frise vigoureuse au mur de l'abside.

2

La longue façade qui vient buter contre la cathédrale est l'ancien évêché aujourd'hui Palais de Justice construit sur la muraille gallo-romaine au XII^e siècle avec des reprises au XIII^e, XVI^e et XVII^e siècle. Son ancienne chapelle, dite du « *Chancelier Guérin* » garde encore deux fenêtres ogives surmontées d'une rose, des baies latérales autrefois en plein cintre et une corniche ornée de dent de scie.

C'est à cet Evêché, aujourd'hui déchu de sa splendeur, que descendirent souvent nos derniers rois de France : l'infortunée Henriette de Bourbon (3 juin 1625), mariée à Charles I^{er} d'Angleterre, Anne d'Autriche, Louis XIII.

La liste des évêques de Senlis peut montrer six ou sept successeurs de saint Rieul qui ont mérité d'être placés sur les autels et plus d'un nom de grand savoir et de haute vertu : saint Levain, saint Létard, saint Sanctin : un puits et une rue portent son nom ; saint Malulphe, qui recueillit avec une charité aveugle le cadavre de l'odieux Chilpéric (584) ; saint Aubert qui a laissé sa légende à une fontaine entre Senlis et l'abbaye de la Victoire, etc., etc.

Parmi tant de gloires apparaît Guérin dont la rue qui aboutit à la place Notre-Dame, a reçu le nom (1). « Guérin », dit Rigord, « était devenu le conseiller intime du roi à cause de sa prudence et de son incomparable vertu de conseil, et de ses autres qualités multiformes d'âme... Il gouvernait sa vie si louablement que, le premier après le roi, il traitait sans reproches les affaires de l'Etat. » — « Ami spécial du roi » ajoute Guillaume le Breton, qui fut chanoine de Senlis, « il traitait avec le roi les affaires difficiles de l'Etat. »

Ce grand homme, qui est une des figures les plus originales de son époque, naquit selon les uns à Senlis, selon d'autres à Pont-Sainte-Maxence... Il se fit remarquer en Palestine où l'avait conduit l'amour du tombeau du Christ, fut garde des sceaux, vice-chancelier avant 1201, contribua par la sage ordonnance de ses plans à la victoire fameuse de Bouvines « electo sic disponente » (1214), fut le successeur au siège de Senlis de l'évêque Henri, fut exécuteur des testaments de Philippe-Auguste et de Louis VIII, posa son arbitrage dans beaucoup de litiges à Noyon et ailleurs, était lié avec saint Hélinand, moine célèbre de Froidmond, annaliste et poète, fut

(1) Cette voie était une partie de la rue Bellon. *La porte de Mello* ou de Reims fermait le *castrum* à la hauteur de l'Evêché par deux tours. Le morceau de mur que l'on voit encore au-dessus des toits appartenait peut-être à un « Palais », s'il faut en croire le chroniqueur du XVI^e siècle, Vaultier. L'Ethymologie de Bellon, Mello est difficile, patronyme, toponyme, déformation de *métallum* ? Le Palais de la Monnaie, qui existait encore sous Philippe-Auguste, était-il à proximité ? En démolissant la porte Bellon en 1805 on trouva des fragments de sculpture que l'on voit au musée.

avec Gautier de Villebéon l'un des fondateurs du *Trésor des Chartes*, mourut en avril 1227-1228 au plus tard, et fut enterré à l'abbaye de Chaâlis. L'Eglise de Senlis lui doit entr'autres : le château de Mons (de Montibus), qui de Mont-le-Roy, devint Mont-l'Evêque, l'abbaye de la Victoire, l'établissement des Franciscains. « Ici » lisait-on sur la tombe du chancelier, « ici repose Guérin dont la vie a été un travail continuel ». Belle et pratique leçon !

3

Cette église que vous apercevez au fond de cette petite place toute proche c'est la vénérable **collégiale Saint-Frambourg** qui conserve encore fière allure malgré les nombreuses injures du temps et des hommes.

« La mère du vieux roi Robert », dit Helgaud, « construisit le monastère de Saint-Frambourg dans la cité de Senlis, y envoyant douze clercs pour servir le Seigneur. »

En 1177, cette église d'Adélaïde « succombait à une vieillesse précoce et offrait aux regards attristés une honteuse ruine » : c'est alors que Louis VII, après avoir fait exposer avec une grande solennité (Ostension) afin d'exciter les aumônes des fidèles (c'était le 9 mai 1177), les nombreuses reliques du monastère, posa la première pierre d'un nouvel édifice. Cette construction n'était point encore terminée en 1259, puisque Alexandre IV expédie deux bulles (30 mai et 22 novembre 1257) aux fidèles des diocèses de Beauvais et de Senlis pour exciter leurs aumônes, et que Nivelon accorde 40 jours d'indulgence (avril 1259) à tous ceux qui entreraient dans les intentions d'Alexandre IV. Ces générosités n'avaient point été gaspillées. Un architecte dont le nom est demeuré une énigme a laissé dans Saint Frambourg une preuve et un monument d'une science architecturale consommée.

La forme du monument (1) est celle d'un rectangle allongé, se terminant par une abside semi-circulaire. Voici les dimensions : Longueur dans l'œuvre, 45 mètres 69 ; largeur, 9 mètres 75 ; hauteur sous voûte, 22 mètres environ. La nef est éclairée de chaque côté par dix grandes baies à lancettes, le chœur par cinq ouvertures semblables ; un triplet circonscrit dans la rose de la façade, achève de répandre dans l'édifice une lumière relativement abondante.

Le clocher a disparu. La façade montre un portail ogival ; trois colonnes de chaque côté se terminent par autant d'archivoltes ornées de feuilles ; un trumeau partageait la baie et supportait un tympan où la piété avait représenté probablement quelque fait plus important de la vie de saint Frambourg ; au-dessus une vaste rosace, dont les tores sont plantés d'une sorte de ball-flower. Entre le portail et la rosace, une galerie à l'intérieur

(1) Pour visiter, demander la clef au propriétaire, M. Lemoine, antiquaire, place Notre-Dame.

et à l'extérieur achevait l'ensemble de la décoration en même temps qu'elle donnait accès au clocher.

Plus d'un personnage important a illustré Saint-Frambourg. Citons seulement les trésoriers : Guillaume, qui devint archevêque de Bourges et mérita d'être mis au nombre des saints, Nicolas d'Authueil et Philippe de Chaourse, évêque d'Evreux (1207-1289), Guillaume Flotte (1298), Pierre de Belle-Perche, évêque d'Auxerre en 1306, Guillaume du Prat, fils du chancelier et évêque de Clermont (Riom) en Auvergne, Pierre de la Lande de Riom, auteur du « Supplément des anciens conciles de la « Gaule », neveu du Père Sirmond, et Gui Loisel, conseiller au parlement (1619).

La fin de Saint-Frambourg fut celle de presque tous nos édifices religieux. A l'administration calme de M. Leblanc (1788-1789) et aux efforts de la Société philanthropique avaient succédé le règne de l'impiété et les débordements des fureurs politiques : Saint-Frambourg devint le temple de la Raison ! Les prussiens le transformèrent en 1870 en manège. Après bien des affectations il sert aujourd'hui de garage en attendant d'abriter des œuvres plus dignes de son architecture.

Revenons place Notre-Dame, à l'angle de la *rue du Petit-Chaâlis*, remarquez cette pittoresque maison : haute porte, fenêtres ornées de filets et de cannelures sur base polygonale, clochetons à crochets et fronton, escalier à vis. C'est l'hôtel que Maître Pierre Desprez, chanoine, a fait bâtir (1522) de neuf « tenant aux enfants cueur ». La face ouest de la place est occupée par deux élégantes façades jumelles plaquées au XVIII^e siècle sur des maisons plus anciennes.

4

Gagnons maintenant la **place du Parvis** devant la façade principale de la cathédrale. Elle constitue avec ses hauts murs, ses façades discrètes et la large silhouette de ses marronniers l'environnement idéal pour cet important monument d'architecture et de sculpture, reculons-nous d'abord pour admirer avec des yeux d'artiste et de poète comme *le clocher* (car des deux tours qui défendent l'entrée de l'édifice, une seule est achevée) élève ses étages merveilleux à soixante-dix-huit mètres et surveille un horizon de quatre lieues. Pour juger combien cette force a su se faire élégante, il faut contempler cette flèche à distance, du Moulin du Roi, par exemple. Un clocher, vous le savez, ne doit pas être séparé de son encadrement de vieux toits, de bouquets d'arbres, de collines... Le clocher de Senlis, s'il n'a point l'importance et le caractère dominateur du clocher de Chartres, le dépasse en agrément, en légèreté, en aérien. J'oserai vous renvoyer à Viollet-le-Duc, pour la description technique.

La *façade* principale doit être envisagée d'ensemble, si l'on veut saisir sa religieuse gravité et sa noble ordonnance. La porte centrale avec son



Société d'archéologie de Senlis

Rue du cimetière St Rieul *Am*

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

tympan est encadrée de chaque côté par quatre statues et autant d'archivoltes, disposition d'un grand effet décoratif qui est une des notes du style de l'Ile-de-France. Inutile de vous faire remarquer que jadis un trumeau supportait une statue de Notre-Dame. Les bases des colonnes auxquelles les statues sont adossées représentent, selon une coutume que l'on trouve à Avallon, à Notre-Dame de Paris, les *Occupations des Mois* : Janvier boit ; Février se chauffe avec grand sans-façon ; Mars bêche ; Avril dirige les pousses de la vigne ; Mai part en chasse le faucon sur le poing ; les mois suivants vaquent aux travaux de la moisson et de la vendange ; Décembre tue le porc.

Regardez si les animaux imaginaires, les encadrements, ne sont pas traités avec la perfection de faire que l'on apporte à de la bijouterie.

Les huit statues représentent des ancêtres ou figures du Christ (1).

Les *voussures* offrent quatre rangées de personnages qui, debout, assis ou à genoux dans des niches ovoïdes, sont les patriarches, les ancêtres du Christ, les prophètes. Ces personnages, d'une sage proportion, font valoir l'action principale que le sculpteur a mise au tympan (2) : la *mort de la Vierge*, l'*assomption* de son corps glorieux, son *couronnement*.

Regardez à gauche la mort de la Vierge dont les détails sculpturaux ont malheureusement beaucoup souffert : tandis que des anges encensent le corps de Marie, d'autres emportent au Ciel son âme sous la figure d'un corps d'enfant emmailloté dans des ailes. Le compartiment voisin me pa-

(1) Mutilées à la Révolution, elles ont été restaurées en 1846 par le sculpteur Robinet, sous la direction de l'architecte Ramée, malheureusement la modification des attributs a modifié l'ordre primitif. Marcel Aubert *op. cit.* pp. 103-106, a pu le retrouver en pratiquant des comparaisons avec Saint-Denis et Chartres en particulier.

Personnages restaurés

(à gauche, de l'extérieur vers l'intérieur)

Saint Jean-Baptiste
Jacob
Melchisedech
Abraham

(à droite)

Jérémie
Ezéchiel
Daniel
Siméon

Ordre primitif

Saint Jean-Baptiste
Samuel
Moïse
Abraham

(à droite)

David
Isaïe
Jérémie
Siméon

(2) *Note bibliographique.* Emile Mâle, dans un article célèbre paru en 1911, dans la « Revue de l'Art Ancien et Moderne » et reproduit dans son livre *Art et Artistes du Moyen-Age* (1^{re} édition 1927, 5^e édition 1968, pp. 153-165, avec une bonne iconographie), a montré le prestige de cette œuvre originale par sa facture qui annonce le XIII^e siècle et plus encore par son thème entièrement consacré à la Vierge. Son rayonnement a été tel qu'elle a été imitée pendant près de trente années à Mantes presqu'aussitôt, puis au portail nord de Chartres, à Laon, enfin à Reims. On ne peut s'empêcher de rappeler en quels termes ce grand maître de l'art du Moyen-Age décrivait la partie droite du linteau : « La résurrection du corps de la Vierge par les anges est une scène nouvelle dans l'iconographie religieuse : l'artiste en a fait

raît, non la mort, mais l'assomption. « Il y a dans cette scène, » ainsi que le dit Viollet-le-Duc, « une pensée rendue avec une grandeur magistrale. » Les esprits célestes semblent pressés de ravir à la terre ce corps virginal qui a fourni au Verbe le sang de notre rédemption. Au-dessus de ces deux scènes joyeuses le Christ couronne sa mère ; ce couronnement de la Vierge qui est l'un des plus anciens que l'art nous ait laissés (fin du XII^e siècle), est aussi l'un des plus beaux comme style. De chaque côté de la rose, deux niches contiennent des représentations d'évêques, probablement de fondateurs. Les quatre statues qui ornent la balustrade : Adam, Eve, la Vierge et l'Archange, sont, comme les gargouilles, des additions de la Renaissance.

Les portes des basses nefs présentent certains caractères singuliers à leurs tympans : arcs inégaux dont l'un surélevé.

Je ne puis résister au plaisir de rapporter ici ce que les vieux chroniqueurs ont écrit sur Isabelle de Hainaut et notre cathédrale : « Isabelle « ayant été délaissée (1184) par le roi, à l'instigation de quelques barons « qui étaient animés de jalousie contre Baudouin de Flandre, eut recours « au Seigneur et montra une telle dévotion à l'égard de la mère de Dieu, « et une contrition si humble, qu'elle arrachait presque des larmes à tous « ceux qui la voyaient. Car, s'avançant nu-pieds à travers les places de la « cité, portant en mains des cierges et distribuant largement des aumônes à « tous les indigents, elle entra dans l'église de la bienheureuse mère de Dieu « où elle pria longtemps, et le jour même, nourrit avec abondance tous les « pauvres de la cité, les servant elle-même. Le Roi et tous les grands du « royaume, apprenant cette conduite, furent émus de compassion et renon- « cèrent à leur dessein [de divorce]. » Philippe-Auguste avait appris qu'un concile réuni à Soissons allait le condamner ; il prévint la décision des Pères, alla de son propre mouvement à Senlis et reprit sa femme, qu'il emporta en croupe sur son cheval.

Voyez-vous, derrière ces marronniers et ce mur grisâtre qui s'appuie au clocher du nord, cette maison qui a conservé, au milieu de ses remaniements, sa tourelle et son escalier à vis des XIV^e et XV^e siècles ? C'est l'antique *hôtel de Raoul de Vermandois* qui garde le souvenir de l'illustre chancelier de Louis-le-Gros.

un chef-d'œuvre. Ces jolis anges, serrés dans leurs tuniques, affranchis du poids de la matière, sont légers comme des oiseaux. Ils ne pèsent pas plus que des hirondelles dont ils ont les longues ailes. Ils s'empressent d'obéir à l'ordre de Dieu avec un élan où il y a encore plus d'amour que de respect. L'un d'eux soulève les épaules de la Vierge, pendant qu'un autre soutient sa tête avec une tendresse familière. Un ange, qui ne peut approcher d'elle, prend son point d'appui sur l'aile de son voisin pour la contempler. Un autre tient à la main une couronne qu'il va, toujours courant, lui mettre sur la tête. Les étoffes serrées au corps, la calligraphie des plis qui s'enroulent en parafes, les tire-bouchons des cheveux disposés sur le front rattachent ce bas-relief à l'ancienne école, mais le sentiment de la vie et du mouvement, par le charme et la poésie, cette belle œuvre annonce l'art des temps nouveaux. A cette date de 1185, le bas-relief de Senlis apparaît en Europe comme un prodige ». Emile Mâle, *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, p. 436.

**II. – Le Château Royal
le Prieuré Saint-Maurice
et le Musée de la Vénerie**

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

II. — LE CHATEAU ROYAL

De la place du Parvis, il vous est aisé de descendre quelques mètres *la rue du Châtel* et de vous avancer sous le vaste porche qui marque l'entrée du château. Il date en partie des XIII^e-XIV^e siècles et a conservé les rainures par lesquelles on glissait les herses. A votre gauche *l'hôtel des Trois Pots*, dont il est fait mention dans nos titres dès 1292. Il a conservé en partie sa puissante façade en ligne brisée avec des chaînes de pierre et des bossages qui rehaussent la brique (XVI^e siècle) ; sa vieille enseigne sculptée en pierre ; son entrée avec auge, bornes, puits ; ses caves profondes, dont certaines parties ont des chapiteaux et des moulures des XIII^e-XIV^e siècles. Cet hôtel qui semble avoir été très en vogue a logé plus d'une illustration : Sully, le comte de Saint-Pol, le maréchal de Schomberg.

Pénétrons maintenant dans la **cour du château**.

Quelques pages d'histoire

5

« Ce fut fait », disent les rois Hugues, Philippe I^{er} et autres, « dans notre palais (990), dans notre cour royale (1068). » Que d'événements de toutes sortes se sont accomplis en cet endroit ! Là, eut des conséquences plus pratiques cet intéressant traité de partage (28 novembre 587), que Grégoire de Tours nous dit avoir été conclu à Châlons, entre Childebert et Gontran : « Le seigneur Childebert gardera dès aujourd'hui en sa puissance la cité (territoire) de Meaux et les deux tiers de la cité de Senlis... » Là, était l'épargne ou trésor royal (854), comme le démontre l'édit de Pistes pour le règlement de monnaies. Là, Judith, fille de Charles-le-Chauve et d'Hermingarde, et veuve d'Étélulphe, roi d'Ouessex, « était gardée (864) sous la protection paternelle et « royal et la garde épiscopale » ; là, elle était tombée malade, lorsqu'elle obtint, par l'intercession de saint Rieul, une miraculeuse guérison, l'évêque de Beauvais Horpinus ayant dit la messe et communiqué la malade devant la châsse du saint ; là, Baudouin, dit Bras-de-Fer, la vit, et conçut cet amour coupable qui devait mêler, au Mont-Saint-Eloi et à Lisle, le sang des Francs à celui des Flamands. Là, Charles enferma son frère, Pépin II d'Aquitaine (852 et 865), et son fils, évêque de Laon (870). Là, un concile ou plaïd (872) dégrada du diaconat Carloman, qui avait tramé un complot contre l'autorité de l'empereur, son père. Là, Richard, fils de Guillaume de Normandie, que son précepteur Osmond avait emporté de Laon dans une voiture d'herbes, fut remis à Bernard le Danois, comte de Senlis, son oncle maternel (949), d'où des sièges célèbres, dans lesquels l'énergie indomptable de Bernard et la force des murs de Senlis arrêtaient les attaques de cent mille assiégeants. Là, Louis V étant mort d'une chute, à 18 ans, le 22 mai 987, les grands se

réunissaient d'abord pour aviser aux éventualités que ce trépas amenait : « l'assemblée », dit Richer, « fut nombreuse et imposante... ; l'archevêque de Reims » réhabilité « ouvrit le débat, etc. » Il serait trop long de suivre la monographie de ce château sous les races royales qui suivirent jusqu'à Henri IV, qui quitta pour l'hôtel Saint-Péravi, ses grandes salles devenues inhabitables. Il servira alors de lieu de réunion aux membres du présidial.

Ce château, comme des érudits l'on fait maintes fois remarquer déjà (1), conserve dans ses ruines des traces de toutes les époques : le style gallo-romain montre son petit appareil, ses assises et ses claveaux de larges tuiles, ses stries en chevrons ; la majestueuse et forte architecture du XII^e siècle appuie ses voûtes, où l'ogive se mêle déjà au plein-cintre, sur des chapiteaux à entrelacs et des arcs à têtes de clous ; le XIII^e siècle introduit son style savant et orné, comme le faite de cette cheminée dont le manteau est du XV^e siècle ; la Renaissance étale un plafond orné de fleurs de lys, qui date d'Henri II.

On distingue encore au milieu de cette confusion pittoresque (voir le plan) : le fort rectangulaire, 20 mètres sur 25 avec sa casemate ou chemin voûté ; les salles des gardes et des maréchaux ; la chambre et le cabinet du roi, avec une croisée ouverte sous François I^{er} ; cette chapelle à tribune que Louis-le-Gros fit bâtir, et que Pierre de Clerembaut dédia, en 1142, sous le vocable de Saint-Denys. Il y a là plus d'une remarque archéologi-

(1) *Note archéologique.* Les fouilles menées au Château de manière presque ininterrompue de 1945 à 1956, par G. Matherat, puis par A. Piganiol, ont apporté beaucoup, malheureusement elles n'ont pas permis de simplifier les questions que pose cet ensemble complexe. Essayons de dégager les conclusions provisoires.

1. — Il n'est pas douteux qu'un bâtiment d'époque impériale se trouvait ici. Les bases de colonnes très délitées que l'on aperçoit au fond du trou, à droite en entrant dans le château, appartiennent à un ensemble qui marquait l'entrée d'une importante construction, probablement antérieure au milieu du I^{er} siècle après Jésus-Christ. Un seuil, une double rangée de colonnes, un dallage ont été repérés ; c'est entre ces colonnes qu'ont été recueillis les fragments de bronze qui ont permis de reconstituer un piedestal. L'inscription en l'honneur de Claude date certainement l'érection de la statue qu'il portait et dont on n'a retrouvé que des fragments de la deuxième moitié de l'année 48 après Jésus-Christ (voir Musée du Haubergier, p. 47). Des sondages ont déterminé que les constructions d'époques postérieures reprenaient en partie le plan en forme de trapèze du bâtiment romain.

2. — Un drame, la révolte des Bagaudes à la fin du III^e siècle, ou une des invasions barbares quelques années plus tard, provoqua la destruction rapide par le feu de ce bâtiment. Vite reconstruit, même sommairement, il fut inclus dans le périmètre protégé par la muraille du *Castrum*, dès la fin du III^e ou le début du IV^e siècle. Les rois mérovingiens et carolingiens y résidèrent, mais c'est Louis VI le gros qui entreprit une vaste reconstruction. Les ruines encore visibles aujourd'hui appartiennent

que à faire : apparition précoce de l'ogive, style des chapiteaux dont la date est fixée.

Saint Louis amputa le domaine du château d'une partie importante pour installer un prieuré en l'honneur de saint Maurice.

Saint-Maurice. — Le moine de Saint-Denis qui composa les gestes de Louis IX, rapporte que « le saint roi obtint en 1234, de l'abbé d'Agaune « en Chablais, quatorze châsses, dans lesquelles étaient plusieurs corps de « martyrs de la célèbre légion Thébaine, porta ces reliques sacrées avec de « grand honneurs, dans une église qu'il avait fait bâtir à Senlis, et établit « pour servir Dieu, en cet endroit, des frères. » Ce fut l'origine du prieuré de Saint-Maurice. Treize chanoines réguliers y furent introduits sous la règle et la conduite du prieur d'Agaune ; le roi et l'évêque Robert de Cressonsart leur firent un règlement : ils portaient un vêtement rouge, etc.

Les revenus de la chapelle Saint-Denys furent affectés à la fondation nouvelle. Saint-Louis, partant pour la dernière croisade écrivait dans son testament : « Nous léguons au prieuré de Saint-Maurice de Senlis 50 livres ». La chapelle fut dédiée, le 1^{er} juin 1264, par Robert de Cressonsart, évêque de Senlis, devant saint Louis et plusieurs évêques, sous l'invocation de la Vierge, de saint Maurice et de ses compagnons. Le cardinal de la Rochefoucauld incorpora le prieuré de Saint-Maurice aux chanoines réguliers de Sainte-Geneviève (1643).

ment à la première moitié du XII^e siècle. Les périodes suivantes n'ont apporté que des modifications superficielles. Senlis cesse d'être résidence royale après François I^{er}.

3. — Reste le problème épineux de la tour. On est redevable à G. Mathérat d'avoir complètement dégagé et étudié ce curieux monument. On sait maintenant qu'il s'agit d'une construction homogène d'un encombrement total d'environ 20 × 25 m, renforcée de douze contreforts, à raison de trois par côté. La forme de ces contreforts est d'une extrême originalité; d'abord dans un plan vertical, ils suivent ensuite un plan incliné sur les trois faces. La totalité des parties donnant sur l'extérieur est en grand appareil à joints très minces. Les murs ont près de 4,50 m d'épaisseur, ils sont composés d'un blocage de grès, mêlé à un mortier de sable jaune. Le rectangle intérieur mesure 8,96 × 12,60 m. Les murs sont en *opus incertum*. Le mur nord est percé d'une porte d'aspect roman dont le tympan, le linteau en mitre et les deux premiers voussoirs sont d'un seul bloc, elle ouvre sur un couloir menant lui-même à des latrines.

Pour construire ce monument, on a tranché un bâtiment défensif dont les substructions ont été dégagées lors des fouilles.

A quelle époque attribuer ce monument ? G. Mathérat a soutenu avec beaucoup d'arguments et comme la tradition l'affirme, qu'il s'agit d'une construction d'époque romaine. Le point le plus troublant est la tangence et non le contact entre la face nord parfaitement appareillée de la tour et la muraille des III^e - IV^e siècles.

La contradiction lui a portée à cause de la nature de l'appareil, la très importante différence de niveau entre la tour et l'entrée du palais d'époque impériale... Le débat reste ouvert.

L'on y remarque encore, outre l'ancienne habitation du prieur, un rez-de-chaussée dont les colonnes surmontées de chapiteaux du XIV^e siècle, portent une voûte en pierre, une salle de la même époque, dont les nobles dimensions sont soutenues par une charpente élégante et légère en même temps que solide.

L'élégant bâtiment du prieur reconstruit au XVIII^e siècle abrite le *Musée de la Vénérerie* (1).

(1) Fondé en 1935, dans l'ancien Hôpital de la Charité, par le peintre animalier Charles Hallo, le Musée de la Vénérerie a été transféré en 1958, par le Marquis de Lastic, qui en assure la conservation, dans l'enceinte du Château, antique rendez-vous de chasses royales, qui venait d'être vendu (1956) à la ville de Senlis par la famille Turquet de la Boisserie.

Il fut constitué par les dons des Maîtres d'Équipages de la région, par des dépôts de l'Etat (Musée du Louvre, de Cluny, Carnavalet, de l'Armée et Manufacture de Sèvres) et par des achats nombreux de la Société des Amis du Musée.

Seul au monde dans sa spécialité, il comprend aujourd'hui un ensemble unique de trompes et de couteaux de chasse du XVII^e au XIX^e siècles, une belle variété de tenues de vénerie, une collection très importante de boutons d'équipages, un grand nombre de beaux massacres et trophées (leg O. Hériot), des tableaux, estampes, objets d'art, livres, archives, photographies, le tout constituant une iconographie unique sur la Vénérerie française et étrangère.

Une partie des collections est actuellement présentée en trois salles dont l'aménagement n'altère en rien leur côté « demeure habitée ».

L'Ancien Régime est représenté, notamment dans la Salle Desportes, au rez-de-chaussée, par la Chasse au Cerf et la Chasse au Renard, peintes en 1719 par F. Desportes pour la Salle des Gardes du Château de Chantilly ; le « Chien à la Jatte », peint en 1751 par J.-B. Oudry, en devant de cheminée, et des toiles de Van der Meulen, Paul de Vos, Le Paon, Rysbrack, etc...

La Salle Turquet de la Boisserie, dans un joli décor datant du début du XIX^e siècle, illustre les fastes cynégétiques de Charles X, des Princes d'Orléans, de Napoléon III, du Prince de Wagram, de la Duchesse d'Uzès, avec des œuvres de Vernet, de Dreux, Jadin, Lami, de Penne, Lepaulle, Princeteau, de nombreuses tenues et souvenirs historiques.

Enfin dans les escaliers et la Salle Charles Hallo, au premier étage, on trouve actuellement un choix d'objets tirés des réserves, en attendant de « suivre » dans cinq futures salles, les laisser-courres des grands équipages modernes, sous le pinceau de G. Parquet, G. Busson, K. Reille, X. de Poret et divers auteurs contemporains.

Les visiteurs sont accueillis au Prieuré Saint-Maurice par une reproduction de la Diane d'Anet et une séquence audio-visuelle montrant la vitalité actuelle de la chasse à course « à la Française ».

H. Tremblot de la Croix

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis



Lebatou royal C

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

III. De la Cathédrale à Saint-Pierre

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

III. — DE LA CATHEDRALE A SAINT-PIERRE

6

Que vous ayez visité le château ou non, de la place du Parvis, remontez la rue de Villevert (autrefois *Saint-Antoine*). Ce piedroit percé d'une niche vous indique que vous sortez du *Castrum* gallo-romain, nous vous donnerons tout à l'heure plus d'explication sur ce point. Le carrefour¹ qui suit s'appelait autrefois *des balances*, prenez à gauche la rue du *Chat-Haret* du nom d'une enseigne d'un « *hôtel des Chats — Errets* » (1565) vis-à-vis « l'ancien grenier à sel ». Cette maison à droite qui porte un vaisseau en haut de son pignon date en partie du xvi^e siècle. Elle fut la demeure de la famille des *Cornouailles*, des *Vinscheguerre* qui se couvrirent de gloire contre les turcs et aussi de Marie-Antoine-Jacques Desmarest, président de l'élection de Senlis, érudit, qui fut emprisonné en 1790 pour « s'être montré en robe de chambre à la fête de la Fédération ».

A hauteur du numéro 6, regardez à votre gauche, au-delà du mur, vous pouvez voir la partie la mieux conservée de la *muraille gallo-romaine*. Intégrée au Château Royal, la tour de gauche donnait dans la salle des gardes, celle de droite abritait ce qu'on a coutume d'appeler « *l'oratoire Saint-Louis* » (1).

7

Revenez sur vos pas, passez le carrefour des Balances, droit en face de vous cette charmante place, c'est le carrefour de la *Pierre-Mauconseil*, vocable qui apparaît dès 1236 : « *lapis ou petra mali consilii* ». Quel est le sens de cette dénomination que l'on retrouve à Paris à Chiry, près de Noyon ? Était-il un souvenir de ces bornes sacrées ou hermes que saint Rieul avait renversées précisément vers cet endroit ?

Les rues qui y aboutissent sont chargées d'histoire religieuse. La rue des *Pigeons-Blancs* rappelle un hôtel de ce nom, et cette vision de saint Rieul que raconte l'antique Séquence :

Arles, ou saint pasteur
Vistement soy dirige,
Par lumineux prodige
Haulse très tôt son cuer,
Lorsque Diex lui doint lire
Au col de trois coulons,
De ses biaux compaignons
Le non pareil martyr.

(1) En continuant cette rue, vous passerez à la hauteur de la *Poterne Aiguillère* cachée derrière le n° 1, puis devant les bâtiments de la Clinique Saint-Joseph et de l'Institution Anne-Marie-Javouhey. Le corps de la fondatrice des religieuses de Saint-Joseph de Cluny, que Louis-Philippe appelait « Grand Homme », repose dans la chapelle. Elle a été béatifiée en 1961.

« N° 2. Maison », dit Graves, « appuyée contre une tour cylindrique « élancée, ayant un boudin pour corniche et un toit conique. Les portes et « fenêtres ont leurs coins supérieurs échancrés, tels qu'on les pratiquait « au quatorzième siècle. Une façade, donnant dans la rue des Trois-Pigeons, « a des fenêtres à filets et deux gargouilles. C'était une maison du chapitre « Saint-Rieul. » S'il faut en croire la tradition, c'est là que fut primitivement « l'évêché habité par l'apôtre du diocèse. » Elle est couramment appelée « chantrerie Saint-Rieul ».

Plus loin la rue du Puits-Saint-Santin garde le souvenir d'une *pelle de Saint-Santin* ; érigée vers 585 par Clotaire II, dit-on, elle fut ruinée par les guerres du milieu du XVI^e siècle. Un pilier de cet oratoire portait cette inscription peu folâtre : « En l'an 1334, régnant le roi Philippe, « il y eut une si grande pestilence que les vifs n'étaient pas assez suffisants « pour enterrer les morts. »

C'est au bout de cette rue qu'eut lieu cet épisode très dramatique de notre histoire, qui a conservé le nom de l'*Escalade* : « Ce jourd'hui 4^e jour « de juillet 1590 », raconte un historien de Senlis, Jean Vaultier, « pendant que Sa Majesté étoit empêchée [occupée] audit Siège de Paris..., les « ennemis qui s'étoient assemblée tant à Pierrefonds qu'à la Ferté-Milon, « arrivèrent entre une et deux heures après minuit à l'endroit du corps « de garde de Saint-Santin, etc. ». Suivent l'alarme donnée par Jaulnay, l'avortement de l'entreprise, une chanson d'un poète du cru :

Stoc et aussi Séguins,
Vous n'êtes que coquins
De vendre votre ville,
Grand'folie avez faits
Mais en serez deffaits
Sur une roue gentille.

Nos pères célébraient ce souvenir par un salut et une procession que l'on appelait Fête de l'Escalade.

La rue du Cimetière-Saint-Rieul et la rue du Cloître-Saint-Rieul aujourd'hui *Afforty*, ce chanoine de Saint-Rieul (1706-1786 qui a écrit avec un grand zèle plus de 25 volumes manuscrits sur Senlis et les environs demeurait au numéro 8-10 de cette rue, gardent le souvenir d'une église qui fut presque aussi belle que la cathédrale. La porte en bois que vous apercevez en face de vous, permettait de gagner l'entrée du transept sud de la collégiale.

8

L'église Saint-Rieul avait été élevée, s'il faut en croire la tradition, au lieu même où les anciens Silvanectes, qui tenaient Mercure pour une de leurs divinités tutélaires, et faisaient dans leurs marchés un grand débit de ses simulacres, lui rendaient un culte plus ardent. Saint-Rieul aurait suivi l'usage habituel des premiers prédicateurs du

christianisme : ériger autel saint contre culte sacrilège, et, au lieu d'empêcher un mouvement des multitudes, transformer en un centre de pèlerinage chrétien le lieu qui semblait leur être une attraction. D'abord édicule modeste, entouré d'un cimetière, et dédié probablement aux saints apôtres Pierre et Paul, les restes de saint Rieul lui font bientôt une célébrité que des miracles de toutes sortes augmentent tous les jours ; à la fête du bienheureux, raconte un naïf historien, « les biches et les cerfs accouraient », inspirant le caractère mystographique du bienheureux. Il y eut plusieurs constructions successives ; le bâtiment détruit à la Révolution se composait probablement d'une nef romane et d'un chœur refait au XIV^e siècle. Le corps très vénérable de saint Rieul, qui était la relique la plus précieuse du monastère, était le palladium de nos pères et l'objet de leur vive vénération. L'évêque, depuis Geoffroy (1186), avant sa prise de possession, allait humblement saluer son premier prédécesseur ; les échevins portaient sa châsse en procession dans les jours mauvais de guerre ou de contagion ; l'art s'ingéniait à l'embellir (4 mai 1646) ; le peuple la couvrait de mays odorants. L'église montrait encore les restes de sainte Pétronille « dans un vieil brocard figuré d'oiseaux à peu près comme la chasuble de saint Rieul, » (c'est probablement une étoffe orientale) et les corps des saints Levain, Sanctin, Agmar, Audebert.

9

Descendons maintenant la rue aux Flageards ou frégard. Vous passez à nouveau devant le *portail nord* de la cathédrale. Le petit bâtiment en briques et bois qui se trouve devant, est l'ancienne *bibliothèque du chapitre*. Elle date de 1528 et fut élevée par les soins des frères Desprez, chanoines de Notre-Dame. Voici le *chevet* et sa belle ordonnance. Il bute, à sa pointe est, contre une tour dite *Tour de l'évêché*, parce qu'elle était intégrée à ce bâtiment dont vous voyez la longue façade Renaissance, due à l'évêque Guillaume Parvi (1536). Cette tour, comme celles qui font partie du Château Royal, et celle, la mieux conservée, qui appartient à l'hôtel de Vermandois et que vous apercevez, là-bas, derrière la bibliothèque du chapitre, protègent depuis la fin du III^e ou le début du IV^e siècle le *Castrum* ou cité de Senlis. Ce bourg clos présente la forme d'une vaste ellipse dont le circuit mesurait 840 mètres. Les murs avaient trois ou quatre mètres d'épaisseur et sept à huit mètres de hauteur. Pour asseoir cet ensemble on a jeté pêle-mêle en fondation des morceaux arrachés aux monuments de la ville romaine (temples arcs de triomphe, stèles) que des circonstances fortuites permettent de dégager de temps à autres.

Vingt-huit tours, carrées en dedans, arrondies à leur saillie extérieure, pleines jusqu'au niveau du mur, étaient assez rapprochées pour se prêter mutuellement secours. Le système de maçonnerie qui a reçu dans de vieux titres (1237) le nom de « sarrazine », consiste dans un enrochement de

moellons noyés dans un abondant mortier de chaux, divisé tous les mètres et un quart par des lits de tuiles de six centimètres d'épaisseur, revêtu d'un parement de petites pierres (pastoureaux) cubiques et reposant sur des libages à sec.

Ce mur sévère et vigoureux n'était percé très anciennement que de deux portes, dont l'une regardant l'orient, s'appelait « *porte des Bêlants* » (Balantum, Bidentum), *de Mello*, ou *de Rheims*, et l'autre, *porte de Paris* ou *au Pain*. Cet ensemble de fortifications rares doit prendre date entre le III^e et le IV^e siècles, bien qu'il ait été probablement remanié à l'époque des fureurs normandes. Modifiant le plan de ville ouverte conçu par le colonisateur romain, cet anneau de muraille a marqué profondément la topographie de la ville.

10

Nous voici sur la **place Saint-Pierre**. Il faut la voir les jours de marché (mardi et vendredi) où la façade de l'ancienne église domine les étales de légumes ou de volailles. Tel est le sort d'au moins trois des anciennes églises de Senlis que de servir à des usages profanes. C'est choquant pour certains, la destruction, admettons-le, aurait été irréparable.

Les bâtiments qui escortent Saint-Pierre sont les restes d'un séminaire que dirigeaient des Eudistes : c'est Mgr de Chamillard (1703) qui avait appelé ces saints religieux. La construction est due entr'autres « au frère Romain » (1710).

Elle abrite la **Bibliothèque municipale** où reposent bien des richesses : des manuscrits, onze incunables, des éditions rares de Ronsard, Voltaire, Buffon... plus de 12 000 volumes du Moyen Âge à la Révolution. Ils viennent du fonds du séminaire auquel se sont ajoutés ceux des établissements religieux de Senlis et des environs confisqués à la Révolution, enfin la magnifique bibliothèque des seigneurs d'Eve, les Berbiér Du Mets de Rosnay.

Il est temps maintenant de nous intéresser à l'**église Saint-Pierre** (1).

Sa fondation date du roi Robert (1029) et de l'évêque Raoul. Ce monument porte encore les marques de six époques principales : le commencement du XII^e siècle, le XIII^e, le début du XV^e, les années 1432, 1530 et 1588.

Le commencement du XII^e siècle avait élevé un édifice simple. Il n'en est resté que les deux étages inférieurs du clocher, qui méritent un regard attentif.

La fin du XIII^e siècle montrait un édifice d'un beau et noble style ; un chœur à cinq pans, éclairé par autant de grandes baies dont les deux com-

(1) Si elle est fermée, demander la clef à la Mairie.

partiments étaient couronnés d'un trilobe ; deux larges transepts dans lesquels la lumière entraît à plein ; les premières travées de deux petites nefs dont l'une, au nord, glissait sous le clocher primitif.

10

C'est probablement en cet état que l'année 1402 trouva le monument. Les marguilliers de Saint-Pierre semblent, à cette date, animés du désir de faire grand. Les piliers de la nef sont construits : les colonnes reçoivent des chapiteaux pour supporter des arcs de voûtes ; mais, soit manque d'audace, soit disette d'argent, l'église ne reçut jamais sa couverture en pierre et parut renoncer à un clocher nouveau. C'est ce que révèlent, à mon avis, les paroles d'un compte de 1431 : « Ouvrage neuf commencé à faire au clocher » vieux que l'on se décide à conserver faute d'une meilleure solution, « parce la dite église ne s'est pu achever en dedans ». En 1432, le clocher est surmonté d'un étage et d'une pyramide de pierres dont les arêtières sont garnis de crochets. Ce travail doit être attribué à Robert Cave.

La dernière moitié du xv^e siècle et la première du xvi^e siècle marquèrent Saint-Pierre de leur empreinte charmante. Les guerres avec leurs rudes nécessités : « femmes apportant le plâtre au lieu des chevaux » avaient cessé ; le temps était revenu des belles audaces de l'art religieux. Les basses nefs, c'était en 1464, furent achevées et couvertes de voûtes en pierre où des écussons portaient deux clefs posées en croix, les trois fleurs de lys de France ou le blason de France parti de l'hermine de Bretagne ; surtout un portail qui témoigne d'un grand talent décoratif et d'une grande habileté de main, fit oublier ce que l'intérieur du monument présentait d'irrégulier et d'incomplet ; le beffroi (1516) de Lorin le Riche et de Jean Hazard donna du recul et de la force à la façade.

Les comptes de 1530 mentionnent : « le Révérend Père en Dieu, Monsieur de Senlis », c'était l'illustre Guillaume Parvi, savant et artiste, « 50 livres qu'il a prêtées pour parachever les chapelles commencées » ; ce sont probablement les chapelles appliquées à droite et à gauche de l'abside du xiii^e siècle et réunies à l'édifice par la substitution de colonnes à deux pans du chœur pentagonal. Quant à la tour de 1588, masse carrée, froide, prosaïque, surmontée d'une calotte pesante, nous n'en dirons rien de plus.

Les affectations successives depuis la Révolution (fabrique de chicorée, caserne, maintenant marché) n'ont guère permis qu'un médiocre entretien. L'art des architectes a pourtant survécu. Le chœur et ses transepts sont d'une ordonnance remarquable ; certains chapiteaux et clefs de voûte offrent une exécution charmante et hardie ; son portail surtout témoigne d'une habileté consommée ; que l'on étudie plutôt la proportion qui règne dans sa triple baie, ces deux tourelles qui, campées en sentinelles de chaque côté de l'entrée principale, donnent de l'élan aux lignes de la façade, dissimulent habilement l'épaisseur et les retraits des murs, ce pignon dont

le rampant, aujourd'hui tombé, coupait une galerie extérieure, les délicieuses statuettes et les rinceaux qui montent dans les voussures de ses archivoltes, son dais central, malheureusement privé de la grave effigie du patron.

Il ne sera point pédant, j'espère, de relater ici quelques coutumes qui étaient observées à Saint-Pierre : ce sera un petit parfum de la poésie du passé au milieu de l'odeur des légumes et des réclames des marchands forains. La piété de nos pères « jonchait d'herbe verte et ornait de trouessiaux de « mai » les églises Saint-Pierre et Saint-Rieul aux fêtes solennelles (1432). — « Pour les oublies [pâtisseries légères] pour jeter par les trous « d'en hault de la ditte église le dit jour de la Pentecouste avec du feu « et de l'issue en signification de la descendue du benoist Saint-Esprit, « 3 solz 5 deniers parisis » (1461). — « Reçu de chiens flatrés pour avoir « baillé la clef Saint-Pierre à plusieurs personnes... tant de Courteil comme « de Barbery, 3 solz. » Il est encore d'usage en certaines églises qui ont saint Pierre pour patron de marquer avec la clef de l'église rougie au feu (flétrir, flatrer) le front des chiens que l'on soupçonne enragés. — (1584). Tandis que l'on porte en terre le corps de Nicolas Prévost, tailleur de pierres, Marie Buchette, sa veuve, pose sur le cercueil les clefs de la maison en signe de renonciation à l'héritage du défunt.

Si vous ne voulez pas suivre la partie 4 de ce guide qui vous mènerait à Saint-Vincent vous pouvez par le *carrefour de la Licorne* (un des plus pittoresque avant la destruction de 1914 (1) et la rue Saint-Hilaire (encore une vieille église détruite, mais avant la Révolution), gagner la place de la Halle où vous reprendrez la partie 5 de l'itinéraire.

(1) Ce carrefour se doublait en dessous, à la hauteur de la rue Rougemaille, du *Carrefour des Singes*. Une enseigne est à l'origine de ce nom, on la voit encore sur le mur du garage : trois écolâtres, debout et ahuris, semblent discuter avec un singe, transformé en « maître du jeu », tandis que Bertrand, assis au milieu de quelques disciples malingres dans une chaire doctorale, présente comme argument sensible un hanap et une aiguière. C'est probablement la querelle qui durera toujours, de l'esprit avec les sens.

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis



Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

**IV. – De Saint-Pierre à la place de la Halle
par Saint-Vincent et l'Hôpital de la Charité**

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

IV. — DE SAINT-PIERRE A LA PLACE DE LA HALLE

par Saint-Vincent et l'Hôpital de la Charité

De la place qui longe le côté sud de Saint-Pierre (av. du Maréchal-Leclerc), il est facile par un escalier de gagner la rue de la République. Elle partage la ville en deux. C'est un tronçon de la route de Paris ; on la doit à Louis XV (1753) qui voulut remplacer le parcours étroit et inégal de la vieille rue. Il s'appelait à cette époque *rue Neuve-de-Paris* ou *rue Royale*. L'importance du trafic, malgré l'Autoroute A 1, ouverte à la fin de 1964 pour la partie qui intéresse Senlis, nécessite la construction d'une déviation contournant la ville.

11

Traversons la rue de la République, voici la rue Bellon. A droite, précédé d'un lourd portail, ce bel hôtel du XVIII^e siècle, souvent appelé *hôtel Fautrat* de Georges Fautrat qui tint avec d'autres membres de sa famille une place brillante dans la société senlisienne du début du XX^e siècle, il doit abriter les tribunaux d'instance et de commerce. Il fut la demeure du Maréchal Foch et du Général Weygand au cours de l'année 1918 alors que le Grand Quartier Général Interallié se trouvait à Saint-Martin. Une plaque apposée sur la droite de la porte garde le souvenir de ce séjour. Un peu plus loin à gauche ce mur noirâtre qui a conservé, à travers les coups de truelle, des pilastres, des médaillons et des consoles renversées dans le style de la Renaissance, indique l'ancien hôtel des *Rouvroy de Saint-Simon*, seigneurs de Rasse, baillis de Senlis. Vous trouverez certainement un grand plaisir à étudier les gestes de cette très noble famille qui a joué un rôle actif dans la vie politique et militaire de notre cité.

Mais continuons de descendre la rue, au bout, c'était la *Porte Bellon* et au-delà le « Carrefour des Egyptiens ». Le système des fortifications de la ville a laissé place à de larges promenades. Divers monuments commémoratifs y ont été élevés. Celui de *l'amitié Franco-Marocaine*, inauguré, en 1924 par le Maréchal Lyautey à Casablanca et remis à Senlis le 11 novembre 1965 ; en face la gare, incendiée par les Allemands au début de septembre 1914, le *monument aux morts* qui évoque en particulier le souvenir d'Eugène Odent, maire de Senlis, fusillé par les Allemands, mécontents d'être obligés de stopper à Senlis leur avance sur Paris, pour se détourner vers la Marne.

12

Remontons maintenant la rue Saint-Yves-à-l'Argent. L'éthymologie en est douteuse, le Saint breton n'y est pour rien car on a dit longtemps *rue Sainctime-Alargent*.

Le linteau du 14 bis porte la date 1732. Cette maison abritait *les hôtes du Couvent des Capucins*. Elle mérite d'être signalée parce qu'elle fut de

1870 à 1914 la demeure de Mme de la Pommière. Était-elle vraiment la fille de l'Aiglon ? André de Maricourt a fait le point de la question (1), le mystère ne sera probablement jamais élucidé. L'imagination vient au secours de l'histoire et s'émeut sur le sort de cette petite-fille de l'Empereur, retirée dans cette petite ville de province avant de sombrer dans la folie.

Le mur long et sévère qui suit appartenait au *couvent des Capucins*. Les Pères de cet ordre mendiant s'étaient installés dans les dernières années du xvi^e siècle à Senlis, mais leur couvent était établi dans le faubourg actuel de Bon-Secours, près de la route de Crépy. Il y subsiste encore une chapelle et un pèlerinage à Notre-Dame. Le caractère populaire de leur action, en particulier le soin des malades, rendit, surtout après la peste de 1625, leur installation en ville nécessaire. Ce qu'ils firent, non sans difficultés, en 1640. Les bâtiments encore visibles datent de cette époque : le superbe porche baroque qui vient racheter l'austérité de l'ensemble. La chapelle se trouvait juste en face la *rue des Bordeaux* où vous arrivez. Elle servit en 1751 de lieu de réunion pour le Baillage de Senlis en vue de l'élection des députés aux Etats Généraux de Versailles. Achetée comme bien national en 1792 par les sieurs Souchet et Vernier elle fut démolie entre 1801 et 1804.

13

Au terme de cette rue Saint-Yves-Alargent, l'arrivée sur Saint-Vincent est une des plus heureuses surprises de Senlis. Au-delà de la grille, la chapelle et son clocher du début de la période gothique et l'imposante façade baroque s'assemblent parfaitement derrière les parterres de fleurs et des larges étendues de gazon.

L'actuel collège Saint-Vincent est composé de la réunion depuis 1840 de deux anciens établissements religieux qu'il faut étudier l'un après l'autre : *l'abbaye Royale de Saint-Vincent* et *le couvent de la Présentation*. Ils étaient séparés par la *rue de la Tournelle-Saint-Vincent* dont une partie est devenue aujourd'hui chemin au milieu de la cour d'honneur du collège.

L'Abbaye de Saint-Vincent doit son origine première à des fondateurs inconnus. Elle fut relevée de ses ruines en 1060 par Anne de Russie, veuve d'Henri I^{er}, en exécution d'un vœu quelle avait fait, étant demeurée sans enfant sept ou huit ans de mariage, de bâtir un monastère en l'honneur de saint Vincent de Saragosse, si Dieu bénissait enfin leur union. Ses premiers hôtes, qui étaient des chanoines de Saint-Augustin, portaient, en mémoire de saint Vincent, des capuchons couleur de sang. Tous les ans, à l'obit d'Anne, ou jour anniver-

(1) *Le mystère de la rue Saint-Yves-à-l'Argent*, Senlis 1970, in-8°, disponible chez les libraires de Senlis et au Secrétariat de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis.

saire de sa mort, les religieux de Saint-Vincent donnaient à dîner à treize pauvres veuves. L'abbaye de Saint-Vincent exigerait une histoire, partagée par les réformes que l'abbaye a traversées, une liste de ses doyens et des personnages plus remarquables qu'elle a nourris, soit avant, soit après cette triste invention que l'on appelle commende, une description de l'église et des édifices, l'indication des particularités les plus frappantes et la nomenclature des sources.

Voici quelques lignes obligatoires : 1060-1065, Relèvement de l'abbaye. Il ne reste probablement de ces constructions que la chapelle nord de l'église — 1138 l'abbaye est réunie à Saint-Victor de Paris. C'est probablement à cette époque que l'église actuelle et un premier cloître sont construits. Il existe déjà une école de Saint-Vincent : en ce moyen-âge tant décrié par les esprits superficiels, chaque cathédrale ou monastère avait son école. — 1535. Malheur des commendes, qui introduisent le « loup dans la bergerie. » Efforts des évêques pour arrêter la décadence.

Entre 1610 et 1620 réforme admirable opérée par le P. Faure avec l'encouragement du Cardinal de la Rochefoucauld, évêque de Senlis, et institution des Génovéfains. — Depuis la Restauration un collège dirigé par les prêtres du diocèse puis par les Pères Maristes occupe la totalité des bâtiments.

Entrons. C'est ici un séjour de fleurs, de vie laborieuse et d'hospitalité. Voici les bâtiments de l'abbaye avec leurs sous-sols, leur cloître d'un grand air, leurs vastes cours. Devant, c'est l'église, dont plus d'un détail soulève encore les discussions savantes des archéologues. Je crois inutile de décrire son clocher remarquable par son élégante simplicité ; la nef austère avec ses colonnes à pilastre ; le chœur, dont le plan original semble avoir subi des retouches... Quelle est la date de cette construction ? Cette date est multiple à mon avis. Le commencement de l'édifice doit être attribué à l'année 1125 ou 1130. Le clocher et certains détails de la façade paraissent postérieurs d'un demi-siècle. Les bâtiments classiques sont de la plus belle période du baroque français ; la rigueur de l'architecture est encore tempérée par des virtuosités de l'imagination ainsi les brûle-parfums de part et d'autre de la porte d'entrée du réfectoire des Pères, ou l'Agneau de l'Apocalypse dans ce qui fut la salle capitulaire. Cette pièce, aujourd'hui salle de travail, a été chapelle et fut peut-être la première consacrée à Saint Joseph en France.

(1) L'histoire de Saint-Vincent a été écrite plusieurs fois, le Père Nicolas Quesnel, sous-prieur du couvent en 1670, nous avait laissé un manuscrit, malheureusement disparu. L'Abbé Magne avait pu le consulter pour écrire la notice publiée en 1860 dans *Les Mémoires de la Société Académique de l'Oise*. Enfin le Père Hallu S.M. a rédigé une *Histoire de Saint-Vincent (1060-1960)* accompagnée de notes et pièces justificatives nombreuses, restée malheureusement en l'état de polycopie, elle peut être consultée à la Bibliothèque Municipale.

Du couvent de la Présentation, à votre droite en entrant dans le collège Saint-Vincent, il reste un peu plus des deux ailes du cloître et quelques pilastres aux riches chapiteaux classiques, seuls souvenirs de la chapelle.

C'était une communauté de religieuses, lesquelles « tenaient pension de jeunes demoiselles et école gratuite pour les filles de la ville. » La fondation vraie de cette maison date de 1628-1629, alors que Mgr Nicolas Sanguin leur achetait l'hôtel de la Belle-Image et « une place vague, nommée la voirie, scise en la rue de Meaux, tenant d'un côté à la rue de la Belle Image, d'autre côté... à la rue qui conduit à la Tournelle Saint-Vincent, » faisait construire à ses frais leurs bâtiments, leur imposait une règle calquée sur celle de Saint-Augustin, donnait l'habit à leur première supérieure, Catherine Dreux, et les installait solennellement le 25 mai 1629. Dix ans après, le 19 mars 1639, pose de la première pierre de l'église du monastère. Bientôt la communauté acquérait l'hôtel de *Hiérusalem*, une maison dite la *Cour de la caille...*, et, en face Saint-Vincent, deux maisons qui appartenaient à Paul de Cornouaille. Ces agrandissements et les passages qu'ils exigèrent sous les rues de Meaux et de la Tournelle, amenèrent des irritations, des plaintes, des violences dont Afforty nous a conservé plus d'un détail piquant.

Un manuscrit intitulé : *Chroniques de la Présentation* édité jadis, initie à la vie de piété et de labeur du couvent dont le but est d'apprendre à lire, écrire, tapisser, « peindre et autres exercices sortables » aux femmes ; mesdames Madeleine et Marie Sanguin, et Elisabeth de Vignancourt apportant (1632) du Moncel à la Présentation une science meilleure de direction ; sept religieuses professes se consacrant à l'instruction des jeunes filles tant riches que pauvres, purement par charité ; le père capucin Ursin de Péronne, « fort bon architecte », élevant les nouveaux bâtiments (1633) ; Nicolas Sanguin enterré, selon son désir, à la Présentation (1653).

Les restes du couvent de la Présentation servirent, à l'époque de la Restauration, de maison aux fils des chevaliers de Saint-Louis. Le maréchal Canrobert, le général Ladmirault, et plus d'un officier distingué de terre et de mer, y grandirent. Depuis, ce noble édifice a été réuni à Saint-Vincent.

En sortant de Saint-Vincent, si vous ne prenez pas le détour pittoresque qui suit, tournez à gauche dans la rue de Meaux et remontez-là jusqu'à l'ancienne chapelle de la Charité.

Détour pittoresque

En sortant de Saint-Vincent, descendez la rue de Meaux à votre droite. Au moment où la rue amorce un coude, entre deux maisons à gauche, un renforcement cache un *escalier* - 1. Montez-le. En haut, c'est le Rempart Bellevue, le bien nommé.

Vous êtes sur les fortifications établies à la fin du Moyen-Age et plusieurs fois restaurées depuis, en particulier par J.-F. Laroque, seigneur de Roberval, sous François I^{er}. Prenez sur votre droite, là-bas c'est le *bastion de la Porte de Meaux*, - 2, encore entouré par les eaux de la Nonette. Une compagnie de jeu d'arc occupe sa plate-forme supérieure, elle conserve des traditions qui remontent au Moyen-Age. Au-delà en amont de la Nonette, Saint-Etienne - 3, à peine reconnaissable, était une des sept ou huit paroisses de la ville. Elle datait d'Adam de Chambly en 1232. L'église subit plus d'une fois, surtout en 1589, les rudes conséquences de la guerre. Le parapet de pierre calcinée et les restes d'arcades qu'il domine vous indique l'emplacement du *Moulin de la Porte de Meaux*, - 4, un des plus importants de la ville qui brûla en 1966. Vous reconnaissez ensuite la belle architecture de Saint-Vincent. L'équilibre des bâtiments a malheureusement été rompue de ce côté, par la construction de la Salle des Fêtes qui, à la fin du siècle dernier a réuni les deux ailes du xvii^e siècle.

Appuyons-nous un instant contre le parapet pour analyser le paysage - 5. A droite, *rue des Jardiniers*, c'était la route royale de la Bretonnerie ; devant nous, *la Bigüe*, de Bégude, qui voulait dire auberge ; à gauche, *Villemétrie*, que certains croient être le *Convicinum* des conciles ; *la Victoire*, qui mérite une mention spéciale ; *Valgenceuse*, de *Vallis juncosa*, vallée de joncs.

Continuez, laissez le premier chemin à votre droite, et prenez le passage suivant qui vous permet de descendre la *rue de la Poterne*, - 6. passez sous sa voûte, vous êtes au bord de la Nonette. Le pont rustique, le vieux lavoir, l'eau vive, et ces curieuses caves qui furent entrepôts au temps où la rivière était navigable, autant d'éléments, qui donnent beaucoup de charme à ce coin peu connu.

Prenez à nouveau la rue de la Poterne, un détour à droite par la *rue de la Tournelle-Saint-Vincent* vous permettra d'admirer le *portail baroque* - 7 aujourd'hui bouché du couvent de la Présentation. Puis par la *rue de la Cognée* vous retrouverez les bâtiments de l'ancien hôpital de la Charité et la rue de Meaux.

La rue de Meaux occupe en partie le quartier de la ville qui était appelé dans les vieux titres le faubourg Vietel (1075). La famille des Lorris-Presles ou de Senlis, qui paraît se confondre plus d'une fois avec celle des Bouteiller, possédait un hôtel du même côté que Saint-Vincent :

la déclaration du cens de 1522 dit : « Hôtel de Praelles qui fust à messire
« Guillaume de Senlis, chevalier, seigneur de Praelles ».

15

Le carrefour que domine la façade de l'église portait le nom de *carrefour des Tisserans* ou des *Turlupins* ; la première appellation s'explique facilement : le commerce des tisserands était jadis très prospère à Senlis, à cause de l'excellente fabrication des draps que fournissaient les cuvriers de la ville, grâce, dit le Cartulaire, à un apprentissage obligatoire de quatre années et aux sévérités des maîtres de mestiers. (En 1623, il y avait à Senlis plus de 300 marchands drapiers qui employaient au moins 3 à 4 000 personnes). Le vocable *Turlupins* suppose que quelques misérables appartenant à cette secte de cyniques ou compagnie de pauvreté, avaient choisi pour y séjourner, ce recoin accidenté de notre ville. Ils disparurent avec la fumée des flammes qui brûlaient leurs frères et leurs livres (1372) au marché à pourceaux, à Paris.

15

Malgré des fractionnements, des utilisations diverses et l'incendie de septembre 1914, les bâtiments de cet ancien hôpital de la Charité gardent encore fière allure.

Je ne pourrais mieux raconter la fondation et l'histoire de ce pieux édifice qu'en empruntant ici le style naïf de l'historien de l'église de Senlis.

« La Charité fut établie sous Denis Sanguin, grâce au zèle de Jacques
« Jolly de Senlis, digne prêtre, prieur de la chapelle de la Reine dans le
« diocèse de Sens. Jolly s'était rendu très habile dans les humanités et les
« belles-lettres. Il régenta la rhétorique à Paris, dans le collège de Navarre,
« pendant 18 ans, et y éleva avec applaudissement et avec fruit la plus belle
« jeunesse de la capitale ; après avoir été longtemps procureur de la mai-
« son de France, il fut par trois fois honoré de la charge de recteur de cette
« fameuse université. Complé de ces honneurs académiques, dont il savait
« la vanité, il entreprit de pieux pèlerinages et fit vœu de visiter les églises
« de Notre-Dame de Monserrat, dans les Pyrénées, et de Lorette, et alla
« deux fois à Rome. Il poussa ensuite à Jérusalem avec le titre de che-
« valier honoraire, où, le jour de Pâques, il célébra sa première messe sur
« le sépulcre de Notre-Seigneur. A son retour, il vécut avec les religieux
« de Saint- Jean-de-Dieu de Paris, au service des pauvres malades où il
« décéda, âgé de 70 ans, le 29 octobre 1652, et fut inhumé dans leur église,
« à gauche, entre les deux chapelles de la nef... Son épitaphe est de
« M. Champion, Jacques, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il avait
« laissé sa bibliothèque, qui était considérable, à la ville de Senlis. »

Grâce à son legs (1) les religieux de Saint-Jean bâtirent sous le voca-

(1) Un ouvrage d'une extrême rareté, *Le Bocage de Jossigny*, de Jacques Levasseur, doyen de Noyon, est dédié à M. Jacques Joli, senlisien.

ble de Saint-Denys l'Aréopagite, l'église dont on aperçoit encore les grandes lignes, une infirmerie « sur les dessins d'Antoine, » etc. Vers 1840, la Charité fut partagée pour des usages divers : sous-préfecture, palais de justice, prison, école de filles. La chapelle a servi de musée municipal.

Les bâtiments occupent un vaste quadrilatère délimité par les rues de la Poterne, de Meaux, de la République et du Temple. La nouvelle Poste de Senlis a été construite à l'emplacement du Jardin. L'aile en retrait de la rue de Meaux est la plus ancienne, elle conserve sur son fronton la devise des frères de Saint-Jean de Dieu qui s'y installèrent en 1668. En 1712 la chapelle fut réédifiée. Elle prend assise sur des caves gothiques qui furent alors aménagées en ossuaire. En 1752, « la Force » pour les malades dangereux fut édifiée sur la rue de la Poterne. On comprend qu'il fut facile de l'aménager en prison en 1840. C'est en 1752 aussi que s'éleva le superbe bâtiment en trois ailes précédé d'un portail monumental sur la rue de la République ; incendié en 1914, 1972 a vu les murs restés en ruine depuis, servir de base à la construction d'une Recette des finances qui respecte, sinon l'exacte disposition, du moins l'esprit des beaux bâtiments classiques (1).

16

Avant de traverser l'avenue de la République, regardons, de l'autre côté, *l'hôtel de Junquières*. Son imposant portail domine le début de la **rue Sainte-Geneviève**. Deux membres de cette famille, Jean-Baptiste, lieutenant de la Capitainerie royal des Chasses en Halatte mort en 1786 et son fils Aimable-Louis mort en 1821 ont marqué cette demeure. L'un et l'autre ont publié des poèmes et des petites pièces qui eurent leur succès avant la Révolution. Ils nous ont laissé des souvenirs qui ont été édités (2). Il est émouvant de relire devant ce portail : « le 24 août 1793, occupés d'une règle d'arithmétique... nous entendons frapper à la grande porte et sonner de façon à arracher la cloche. ... Aussitôt entrent dans la chambre une demi-douzaine de membres du comité de sûreté... le chef prend la parole et dit « Citoyen, en vertu du décret du Comité de surveillance et de sûreté, je vous déclare en état d'arrestation comme suspect... » *op cit.* p. 195.

Remontons quelques mètres la **rue Sainte-Geneviève**. Elle doit son nom à la paroisse dont l'église occupait l'angle de la rue Saint-Jean.

Son histoire fournirait quelques détails variés comme ceux-ci : Doigt de sainte Geneviève entouré d'une grande vénération ; vitraux donnés par

(1) Voir Dr Bonafous-Sérieux. *Le Charité de Senlis et le traitement des aliénés au XVIII^e siècle*, Paris 1936, in-8°. Dans la revue « La Sauvegarde de Senlis » le n° 4, le n° 13 sur l'Ossuaire, le n° 23 sur la construction de la Recette des Finances.

(2) *Une famille senlisienne, les Junquières*, Senlis 1915, in-8°, 260 p. Sur la restauration voir revue « La Sauvegarde de Senlis », n° 25, pp. 8-13.



Saint Vincent 

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

Guillaume le Fuzelier, seigneur de Néry, Vizet, etc. ; reconstruction due aux maçons Jacques de Bray et Claude Mansion (1568) ; mort en odeur de sainteté du curé Jacques Lafon, « prêtre du Saint-Sacrement » (1632) ; bénédiction de cloches dont la marraine est Anne, reine d'Espagne, et le parrain Saint-Simon de Rasse (1639) ; Antoine Biet, curé, qui fit un voyage savant à Cayenne et est auteur de « Voyage de la terre équinoxiale » (1664), etc.

17

L'Hôpital des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem a donné son nom à la rue **Saint-Jean** que nous prenons à droite pour gagner la place de la Halle. Une tour de la fin du xv^e siècle : une porte à accolades avec écussons d'Aubusson et un pignon subsistent encore à l'intérieur de la pharmacie.

Cet hôpital ou maison occupait un vaste emplacement aujourd'hui morcelé, entre la *place du Beffroy*, la *rue Saint-Jean* et la *rue du Temple*. Sa fondation datait de 1170. Vous savez le rôle sombre que notre ville eut à remplir dans l'histoire de l'Ordre : c'est à Senlis que se réunit (avril 1305) le concile général qui condamna les Templiers au bannissement. La maison de Senlis possédait les « *prés du commandeur* », derrière Saint-Etienne, une forêt entre Senlis et Verneuil, une belle ferme à Lagny-le-Sec...

Une maison, à droite, a gardé une niche charmante ornée des armes de France. A côté une plaque rappelle que Thomas Couture y naquit le 21 décembre 1815 (1).

(1) Issu d'une modeste famille de fabricants de socques, Couture grandit à l'école communale, laissa percer tôt un goût très vif pour le dessin, devint élève de Gros, obtint le second prix de peinture en 1837, affirma tout son talent dans *Les Romains de la Décadence* (1847), qui était une « note nouvelle dans l'art », *Le Fauconnier* (1857), *Le Trouvère*, *L'Amour de l'Or*, *Horace et Lydie*, *L'Artiste sous l'Empire*, *La Chapelle de la Vierge* à Saint-Eustache, et mourut à son château de Villiers-le-Bel, où il s'était à peu près confiné, le 31 mars 1879. « Le grand art, dit le *Nouvel* « *velliste*, le grand art de la génération de 1840 perd en lui un de ses représentants « les plus forts et les plus originaux... »

Le tableau le plus important de Thomas Couture est *l'Enrôlement des volontaires de 1792*, qui lui avait été commandé par le Gouvernement de la II^e République, en 1848, pour l'Assemblée Nationale. Ce tableau, actuellement à Colmar, doit revenir au musée de Beauvais, le musée du Hautbergier à Senlis en possède une esquisse. Ce peintre, qui fait souvent penser à Delacroix, est mieux connu et étudié aux Etats-Unis qu'en France. (Voir catalogue exposition « Thomas Couture, 1815-1879 », Musée départemental de l'Oise, 1972).

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

**V. – De la place de la Halle
à l'Hôtel de Ville
par le Musée du Haubergier
l'ancien Couvent des Carmes
et la rue Vieille-de-Paris**

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

V. — DE LA PLACE DE LA HALLE A L'HOTEL DE VILLE

Cette partie de la ville limitée par la Halle (on devrait dire les halles) et l'Hôtel-de-Ville a toujours été le cœur des activités économiques et politiques de Senlis.

17

La place de la Halle a malheureusement perdu le monument qui symbolisait l'indépendance de la ville : *le Beffroi* ou *bancloche* (*bannorum clocha*), édifice carré de quatre-vingt pieds de haut, robuste comme une citadelle, couronné d'un clocher octogonal en pierre et de quatre clochetons, servi par un escalier qui serpentait à l'un de ses angles. De son sommet, un guetteur surveillait et des cloches sonores annonçaient la fermeture des portes, la tenue des assemblées publiques, les incendies et émeutes. Le beffroi était l'un des privilèges de la vieille commune et le symbole aérien de ses libertés.

Le beffroi avait ses cloches dont une datait de 1281 ; son puits, auquel on arrive encore par un couloir de cave ; ses fêtes : A l'entrée de Monseigneur le Dauphin (1531), « l'horloge et les appeaux d'icelle estans au dit « Beffroy, faisoient un tel et si grand bruit que on ne pouvoit se faire oyr, « de quoy mondit seigneur le Dauphin et Messieurs ses frères furent fort « joyeux ».

Au pied du Beffroi se succédaient *les étapes* ou *estaples* qui signifiaient marché, *l'étape aux vins* au sortir des rues *Saint-Hilaire* (1) et *Rougemaille* (peut-être du nom d'un trésorier de la ville en 1290).

Nos pays étaient jadis plantés d'une grande quantité de vignes ; nos pères, moins exigeants que nous et privés à peu près des vins du Midi, trouvaient un bouquet suffisant aux raisins de nos climats, lorsqu'un chaud soleil et une bonne exposition les avaient favorisés. L'on trouvait sans s'éloigner de la ville, le *clos Ansault* (rue de Meaux), le *clos l'Evêque*, le *clos du Roi*, etc. Philippe-le-Bel (1302-1305) mandait au bailli de lui procurer cinq cents « tonniaux de vin » ; le bailli Guillaume Germain fixait par un règlement les heures de travail des ouvriers qui étaient employés à la vigne ; le connétable d'Armagnac faisait couper (1417) toutes les vignes pour atteindre en l'un de ses meilleurs éléments la richesse de nos pays.

(1) Cette rue témoigne d'une *église Saint-Hilaire* supprimée en 1706. Elle s'appelait autrefois *la rue des Lombards*, parce qu'elle était le domicile attitré de ces trafiquants d'Outre-Mer qui, sous l'appellation générique des *Lombards*, vendaient et achetaient des objets précieux, prêtaient à des taux usuraires et « rognaien la monnaie du roi ». Remarquez aussi que la rue Saint-Hilaire, la place de la Halle et ensuite la place Henri-IV, la rue aux Fromages, la rue du Puits-Tiphaine..., épousent la forme circulaire de la muraille gallo-romaine qui subsiste derrière les maisons. On peut encore voir derrière l'une d'entre elles la *poterne de la Bancloche* qui fut bouchée par Saint-Louis en 1257.

A l'étape aux vins succédaient dans un ordre convenu la *halle au blé* entre le mur de la cité et le beffroi (1238) ; la *halle aux merciers et chapeliers* au même endroit ; la *halle aux poissons* ou *harengerie* ; la *halle aux boucheries* sous l'hôtel de ville, etc., etc. Ce système d'éparpillement avait ses avantages.

Au fond de la place prenons pendant quelques mètres la *rue de l'Apport-au-Pain* dont le nom indique bien qu'il s'agit d'approvisionnement. Prenons à gauche la *rue Sainte-Geneviève* que nous retrouvons.

18

Au n° 6 vous remarquez « une habitation en briques avec chaînes de « pierre, fenêtre du premier en corniches entourées de filets cylindriques, « dont les bases forment encorbellements et dont le fronton curviligne est « garni de pampres et fenêtres du second ordre semblables, excepté en ce « qu'elles inscrivent un arc trilobé sur le fronton ; gargouilles en griffon ».

L'entrée de cet hôtel devenu musée se trouve *rue du Haubergier* ou *aux Haubergiers*, elle doit sa véritable appellation peut-être à quelque fief (de haubert) que possédait un haubergier, lequel était un gentilhomme dont le privilège était de servir son seigneur, vêtu du haubert ou cotte de mailles ; — peut-être au domicile qu'y avaient élu des haubergiers, fabricants de hauberts, état aussi honoré qu'important au xv^e siècle, où toutes les troupes portaient cette tunique en mailles de fer. On trouve dans la *déclaration des cens* de 1522, appartenant au chapitre de Notre-Dame de Senlis « Regnaut de Bonviller, prévôt forain de Senlis... pour sa maison qu'il a fait édifier de neuf en la rue Sainte-Geneviève... et faisant le coin de la rue Haubergier ».

Entrez dans la cour du musée, une porte surbaissée dont les moulures sont ornées de pampres et les accolades soutenues par des statuettes, donne accès à un escalier à vis qui serpente dans une tour hexagone. Un beau puits est creusé dans un coin (1).

(1) Ce modeste mais charmant *Hôtel du Haubergier* a été aménagé en musée avec l'aide des Monuments Historiques et de la Direction des Musées de France. Il abrite les collections constituées à partir de 1862 par l'actif « Comité Archéologique », devenu depuis Société d'Histoire et d'Archéologie, et données à la ville de Senlis en 1952. Elles ont été réunies ici à celles du Musée Municipal.

Le rez-de-chaussée est consacré aux époques préhistoriques, gauloises et gallo-romaines. Une place importante est donnée aux *ex-voto* découverts dans la forêt d'Halatte à la fin du siècle dernier, non loin des vestiges d'un temple gallo-romain dédié aux dieux guérisseurs. Cet ensemble d'un grand intérêt archéologique autant qu'esthétique, attire particulièrement l'attention des visiteurs ainsi qu'un *socle en bronze*, mis à jour en 1950, lors d'une campagne de fouilles effectuées au Château Royal de Senlis. Ce socle, haut de 1,50 m, porte une inscription d'un grand intérêt qui permet de dater précisément de 48 après Jésus-Christ l'érection de ce monument :

En descendant la rue du Haubergier on arrive rue des Cordeliers à la hauteur de l'ancien couvent des Cordeliers dont il ne reste qu'un fragment de porte, un mur de la chapelle jusqu'à la base des fenêtres et la belle maison du Père Gardien (n° 8).

En 1228, les Cordeliers, que le chancelier Guérin avait appelés à Senlis, commencent à élever en la paroisse Saint-Pierre une chapelle sous l'invocation de saint Etienne, le premier martyr. Vingt ans s'étaient à peine écoulées depuis l'arrivée des Cordeliers à Senlis, qu'une charte d'Adam de Chambly (sept 1243) approuve le consentement qu'Herbert, curé de Sainte-Geneviève, leur a donné de se transporter sur sa paroisse. — 1248. Le cloître du couvent était achevé, puisque nous lisons dans le nécrologe des Cordeliers que Jean-le-Chat fut lors enseveli devant la porte du cloître. — 1267, Saint Louis les autorise à percer la muraille de leur jardin pour y faire entrer l'eau de la rivière.

Le couvent des Cordeliers était le lieu de sépulture préféré de la noblesse du pays, 1311, dit le nécrologe de la maison, « damoiselle Jeanne, « fille du seigneur Jean de Chantilly, ensevelie dans la chapelle Notre-Dame en notre vêtement. » Ce sera en effet une sainte tradition chez les seigneurs de Chantilly de demander aux pauvres frères de Saint-François le repos de la tombe. Le bruit des armes et les cris du siècle s'endormiront au murmure de la prière... Là, se retrouverons les restes de Dreux de Mello ; de Ade et Jean de Chantilly, son fils (1343) ; de Pierre d'Orgemont (25 octobre 1415) ; de Louis de Bourbon, fils aîné de Jean de Bourbon,

TI. CLAUDIO / CAESARI / AUG. GERMANIC. / PONTIF.
MAX. / TRIB. POT. VIII COS. IIII / IMP. XVI P.P.
CENSOR / CIVITAS SULBANECTIUM / PUBLICI /
ATibère Claude / César / Auguste, Germanicus / Pontife Suprême
/ en sa 8^e Puissance Tribunicienne, son 4^e Consulat / et sa 16^e
Salutation Impériale, Père de la Patrie, Censeur. / En hommage
officiel de la Tribu des Sulbanectes /

Une statue de l'empereur le surmontait, des fragments seulement en ont été retrouvés, ainsi que le dieu fleuve exposé dans la vitrine voisine, le tout avait été renversé et brûlé probablement au moment de la révolte des Bagaudes ou au cours des invasions.

A l'exception de quelques poteries, armes et bijoux de l'époque mérovingienne, le premier étage est réservé aux arts du Moyen-Age et de la Renaissance. Des objets usuels voisinent avec des objets religieux, des émaux, des sculptures dont certaines, comme la « Tête de Prophète », du premier quart du XIII^e siècle, comptent parmi les plus belles œuvres médiévales françaises.

Au second étage sont réunis des documents se rapportant plus particulièrement à Senlis et à son histoire, de rares pièces d'archives sont exposées ainsi que des gravures, des dessins, des cartes anciennes, des plans, des céramiques et des objets d'ethnographie locale.

F. Amanieux

mort à Louvres en 1463 ; de Marie de Roye (10 septembre 1470) ; de Pierre III d'Orgemont (10 mai 1492), son mari, conseiller et chambellan du roi ; de Marguerite d'Orgemont, dame de Montmorency (13 octobre 1488), laquelle demanda d'être ensépulturée à côté de sa mère, en la chapelle Notre-Dame. Ce funèbre rendez-vous recevra, en 1510, le cœur d'Anne Pot, femme de Guillaume de Montmorency.

Vous ne négligerez pas, en descendant la rue des Cordeliers, de jeter un coup d'œil sur l'hôtel du *Flament*, ou mieux de *Flameng*, qui fut un temps sous-préfecture il possède un escalier en tourelle dont la porte est décorée d'une ogive trilobée simulée ; le toit est un cône de pierre ; le reste, qui date certainement du XIII^e siècle, a été remanié. Il est bien entendu que le mot *hostel*, *hôtel*, *ostel*, était synonyme d'habitation, demeure ; pour l'enseigne, l'absence de numérotage à Senlis, avant 1771, la rendait nécessaire.

20

La rue des Cordeliers débouche rue **Vieille-de-Paris** devant l'hôtel de l'ancienne Poste (n° 31) que Graves décrivait jadis avec beaucoup de précision : « Maison en pierres, à deux étages, avec large porte surbaissée « en arcades à moulures et des fenêtres du même style. Le tout est surmonté par une lucarne à moulures du XVI^e siècle. À l'intérieur, escalier à « tourelle polygonale avec une porte de la Renaissance, et de petites fenêtres « à angles supérieurs arrondis. »

Descendons la rue de Paris. Un peu avant d'arriver au bas, derrière de lourdes portes, vous remarquez de nobles toits classiques et un pignon de chapelle gothique. C'est l'ancien couvent des Carmes devenu *quartier Montmarie* (1). En 1303 des religieux de l'ordre des Bonshommes, fondé par Saint Louis, s'installèrent en cet endroit grâce aux legs généreux d'un échevin charitable, Jean le Gaingneur, lequel demeurait devant les *Changes* et s'était probablement enrichi dans le métier de Changeur. La maison s'appelait alors *Charité Notre-Dame* ou de *Saint-Louis* dont on voyait une statue entre les deux arches du pont voisin. En 1641 les Carmes déchaussés prennent possession du couvent et reconstruisent une partie des bâtiments. Ceux-ci ont soufferts, l'église a été coupée par un plancher mais la plus grande partie de sa décoration (fin XIV^e début XV^e siècle) est demeurée intacte (Culs de lampes en feuillages, dais élégants, clefs de voûtes sculptées représentant un apôtre barbu, David avec sa lyre, ange tenant un encensoir...)

(1) Le général baron de Montmarie, né en 1772, mort à la bataille de Leipzig en 1813. Ces bâtiments servent en grande partie de magasin militaire, leur visite est interdite sans autorisation.

Souhaitons que ces bâtiments, que l'armée a contribué à sauver, trouvent bientôt une affectation digne de leur architecture.

21

La route bordée d'arbres qui commence au pont porte le nom de rempart des Otages en souvenir d'un des épisodes les plus tragiques de l'histoire de Senlis, le siège de 1418. Voici les faits :

Senlis, qui fut fidèle au roi de France pendant presque toute la guerre de Cent-Ans, était cependant défendue par le bourguignon de Thian, — la garnison de Senlis fit une sortie contre le connétable d'Armagnac qui passait à l'ombre des murailles, conduisant le roi de Paris à Creil (10 février 1418), — la ville, assiégée par l'armée royale, opposa à une attaque impétueuse une résistance désespérée, — de Thian envoya au duc de Bourgogne messenger sur messenger, — une brèche fut ouverte et l'assaut était imminent, — une composition fut faite entre de Thian et d'Armagnac pour la reddition de la ville si le 18 avril elle n'était point secourue, — six otages furent livrés, — la nuit du 18 au 19 avril, des seigneurs de Picardie arrivent — de Thian tente une subite irruption sur le camp des assiégeants, le comte d'Armagnac furieux fait décapiter quatre otages (19 avril).

Les otages étaient « Guillaume l'Escallot, bourgeois quartinier à la « porte de Creil, Jehan Durand, chanoine de Notre-Dame, Baudart de « Vingles, escuier, et Guillaume Mauchevallier, escuier, Guillaume Le Clerc, « abbé de Saint-Vincent et Jean de Beaufort, avocat du roi. » Les deux derniers avaient été épargnés. La veuve de Guillaume Escallot fit appeler au Parlement de Paris, en 1445, les habitants de Senlis pour obtenir d'eux dommages-intérêts.

C'est cet épisode douloureux que Lucien Mélingue a retracé avec beaucoup de science et de réserve, dans le tableau qui orne la grande salle de l'Hôtel-de-Ville.

En septembre 1914, Senlis connut hélas un épisode aussi dramatique.

Détours pittoresques

I. — *La fosse-aux-Anes et le Montauban.* Remontez quelques mètres le boulevard des Otages et prenez à gauche un chemin qui part d'une porte sans grille à côté de l'ancien bâtiment des teintureries. Vous remarquez d'abord les installations du jeu de fusil et de la Compagnie d'Arc du Montauban. Puis vous vous avancez dans ce qui fut jusqu'à la fin du XVIII^e siècle un lac défensif : *la fosse-aux-ânes*. Fleurs et légumes des jardins familiaux poussent maintenant sur ce terrain drainé par le ruisseau de la Fontaine-des-Etuves et la Nonette. De ces jardins on a une belle vue sur un fragment de rempart du Moyen-Age et la *Tour* bien conservée du *Montauban* qui doit peut-être son nom à Jean de Montauban, grand maître des Eaux et Forêts. Cet endroit est spécialement fameux dans les annales du vieux Senlis et rappelle



d'Évêché en la cathédrale

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

un des plus beaux faits de nos chroniques guerrières. Nous sommes dans la dernière année du règne d'Henri III. Senlis, qui possède un fort parti ligueur derrière l'évêque Guillaume Rose, vient d'être reprise au nom du roi. Les troupes de la ligue assiègent la ville, ouvre une brèche dans le rempart mais finalement l'achent prise. Senlis reste au roi. A la fin de l'année, après l'assassinat d'Henri III, les ligueurs tentèrent un nouveau coup de force au nord de la ville, *l'escalade*, en vain, et c'est de Senlis qu'Henri IV partit le 21 mars 1594 pour entrer à Paris. Au-dessus de la porte de l'Hôtel de Ville un buste de ce roi et une plaque rappellent cet événement et les parole du Roi.

2. — *Saint-Martin et l'Hôpital*. Au-delà du Pont sur la Nonette qui animait, un peu en amont, *le Moulin des Carmes*, deux établissements religieux ont disparu : *l'abbaye Saint-Rémy*, à gauche, détruite lors du siège de 1589 et *l'église Saint-Martin*, après la Révolution. Ses pierres tombales ont été transportées dans l'église d'Avilly. Ce faubourg conserve le nom de Saint-Martin ainsi que le *château* que l'on aperçoit à droite, juste avant d'arriver sur la route de Paris. Cette belle demeure semble avoir été construite au XVII^e siècle avec d'importantes modifications au XVIII^e siècle. Certaines dispositions intérieures font penser à Ledoux. Ce château fut le siège du Grand Quartier Général Interallié dans les derniers mois de la première guerre mondiale, en 1918. (Cf Revue « *La Sauvegarde de Senlis* » N° 13).

Plus loin, à gauche, le *quartier militaire Ordener* (lui aussi un général d'Empire 1753-1811) qui eut son heure de célébrité au temps des spahis ; et à droite, *l'hôpital général*. La chapelle, bien mutilée est dédiée à saint Lazare — souvenir de l'origine de cet établissement qui fut léproserie à sa fondation en 1170 avant d'être hôpital au XVII^e siècle.

En remontant la pittoresque rue Vieille-de-Paris on peut évoquer un épisode curieux de la guerre de Cent-Ans. Les paysans de la région étaient révoltés derrière Guillaume Kale *alias* Jacques Bonhomme. Leur haine se porta surtout contre les nobles. Ils trouvèrent de l'aide à Senlis qui leur ouvrit ses portes. Après l'exécution de Kale, les nobles voulurent châtier Senlis en 1328. A leur arrivée les Senlisiens laissèrent tomber sur eux, du haut de la rue de Paris, des chariots tout préparés. Le chroniqueur Jean de Venette conclue : « ceux qui purent s'échapper furent contraint piteusement de fuir et de s'en retourner jusqu'à Meaux raconter leur triste aventure. »

Plusieurs hôtels se succédaient : le *plat d'estaing*, *l'échiquier*, la *galère*, où descendit maint noble personnage, la princesse de Condé (1623),

Créquy, Bassompierre, Longueville, recevant de la municipalité senlisienne vin d'honneur, hippocras et confitures sèches.

Nous avons déjà vu au 31, *l'hôtel de l'ancienne Poste* ; à droite, un peu plus haut, au 30, *l'hôtel du Mouton* abrita, dit-on, Alexandre Dumas qui vint plusieurs fois à Senlis. Vous laissez à droite la *rue du Long-Filet*, appellation qui remplace la dénomination peu flatteuse de *rue aux Tripes*, due au voisinage et aux détritns puants du marché aux poissons et la harenagerie avec (autrefois) ses halles couvertes.

22

Voici le carrefour de l'Apport-au-Pain dont l'Hôtel-de-Ville occupe un des angles, c'est peut-être là que se croisaient les deux voies principales de la ville impériale : le *Décumanus* (E.W. et le *Kardo maximus* (N.S.). En face c'est la *rue du Châtel* qui se terminait là par une forte porte gallo-romaine (1). Le carrefour fut très tôt un point d'échange entre les produits venant de plusieurs directions. Les textes ont retenu qu'on y vendait le pain. Les changes s'élevaient à côté et les bouchers étaient installés au rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville.

Hôtel-de-Ville. — Il n'est point de mon sujet de raconter ici l'établissement de la Commune sous Louis VII (charte de 1173) ; l'administration municipale, depuis cette époque jusqu'à l'institution de la prévôté (1319), avec les querelles, les charges qui pesaient sur « li chiétif de Senlis » ; le sceau qui représentait un bourgeois vêtu d'une cote avec ceinturon, protégé par un bouclier, brandissant un glaive d'un air martial.

Le 6 juin 1825, lorsque le roi Charles X traversa Senlis en revenant du sacre, on mit à la façade de l'Hôtel-de-Ville le buste d'Henri IV, avec une tablette de marbre blanc portant cette inscription qu'on y voit encore : « Mon heur a prins son commencement en la ville de Senlis dont il s'est depuis semé et augmenté partout notre royaume » (Charte de 1590).

(1) C'était la *porte au pain* ainsi dénommée parce que les galmicheurs venaient le mercredi surtout et le vendredi vendre leurs pains « purs et nourrissants », ou porte du *Gloria laus*, seconde appellation qu'elle méritait parce que c'était devant ses herse ornées de buis que le clergé chantait le jour des Rameaux ou de Pâques fleuries le dramatique dialogue de Théodulphé : « *Israël tu es Rex, gloria, laus et honor.* Vous êtes d'Israël le roi, la gloire, la louange ». Là se faisaient les affichages officiels, la vente du poisson, les pendaisons en effigie... On pourra lire dans Afforty, l'échafaud ou tribune de musiciens qui fut dressée en cet endroit, c'était le 15 mai 1625, « pour esjouyr » l'entrée d'Henriette-Marie de Bourbon, sœur de Louis XIII, laquelle allait épouser l'infortuné Charles I^{er}. « A la porte de la Cité (rue du Châtel)... estoit une grande tapisserie... où étaient représentées la France et l'Angleterre avec ces vers :

Una duos reges æterno fœdere jungit

Dextera et optatum te prospicit Anglia sidus.

« Une seule main unit deux rois par une alliance éternelle et l'Angleterre regarde « cet astre désiré ».

Une partie notable des archives communales est conservée, en particulier le « *cartulaire enchaîné* ». La grande salle est ornée d'un tableau de Mélingue, qui illustre le siège de 1418 : *les otages de Senlis*.

Les couleurs de la ville ont d'abord été blanc et rouge puis rouge et jaune ; *l'armorial de France* en 1717 enregistre « de gueules au pal d'or, l'écusson surmonté d'un lys ».

23

La **rue de Beauvais** (I) qui part dans l'angle de la *place Henri-IV*, s'appelait avant la Révolution *rue Saint-Aignan* parce que l'église et la paroisse de ce nom s'étendait sur ce quartier. Les n^{os} 1 et 3 offrent de belles façades. A droite la *rue du Four-Saint-Aignan* : La contagion, dit Jaulnay, « y fut extrême en 1582 et à cause de cela la procession de Saint-Marc continue à y passer ».

L'église Saint-Aignan (aujourd'hui cinéma) date peut-être du roi Robert et de l'évêque Raoul II, ou plutôt de Gui le Bon. Saint-Aignan montre encore quelques débris très curieux de l'art roman du XI^e siècle ou des débuts du XII^e siècle : c'est un clocher carré, coupé dans sa hauteur par un cordon simulant des demi-ronds, et par une rangée de modillons en boudins, éclairé à chacune de ses faces par deux cintres à billettes, orné de colonnettes, dont les tailloirs sont partagés en triangles à facettes ; un pignon, au nord, est percé d'une baie dont les colonnettes supportent des chapiteaux du XIV^e siècle. Le portail nord, et tout le mur de l'édifice qui longe la rue, avec ses clochetons à crochets, ses gargouilles, sa porte en arc-tudor, etc., ont été refaits entre 1542 et 1544.

Vous apercevez une tour gothique un peu plus loin à droite avant ces malheureux bâtiments scolaires, c'est peut-être un morceau de *l'Hôtel des Bouteillers*.

Vous pouvez interrompre là votre visite et rentrer directement vers la cathédrale par la rue du Châtel, le détour qui suit (VI) fait une large boucle au nord-ouest de Senlis jusqu'aux arènes, vous pouvez l'éviter et prendre le dernier chapitre (VII) qui vous ramènera, par le chemin des écoliers, jusqu'à cette même place de la cathédrale.

(1) La rue de Beauvais a été complètement étudiée dans la revue « La Sauvegarde de Senlis », entre les n^{os} 14 et 24.

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

**VI. – En forme de détour
de Saint-Aignan aux Arènes
et retour place de Creil**

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

VI. — DETOUR PITTORESQUE ET ARCHEOLOGIQUE JUSQU' AUX ARENES

Après la petite place qui se trouve devant le cinéma et qui nous indique l'emplacement de la nef de Saint Aignan détruite après la Révolution, tourner à gauche dans la rue de la **Montagne-Saint-Aignan** qui n'est pas sans rappeler par sa pente et son pittoresque la rue Vieille-de-Paris. Quittez-là pour suivre le coude de la première rue à gauche, la *rue aux Prêtres* ou aux *Curés-de-Saint-Aignan*, elle mène *rue du Heaume* qui doit son nom à un hôtel. Nous ferons remarquer cependant, que l'auteur du *Roman du Charriot de Nîmes*, qui appartient au XIV^e siècle, mentionne, parmi les branches du commerce senlisien, la fabrication des heaumes.

Il est probable que tout ce quartier était au Moyen-Age le fief de la famille des *Murat*. Robert de Murat fut imposé comme maire à la commune troublée de Beauvais par Saint Louis en 1232, d'où échecs, conflits sanglants, interdits, concile de Senlis.

Descendez les quelques marches qui s'offrent à vous, vous êtes **place de la Fontaine-des-Etuves**. 1 - Ce nom et un bassin utilisé de diverses manières gardent le souvenir des thermes ou bains gallo-romains. L'on sait le goût excessif que les anciens avaient pour les ablutions, la multitude des bains qu'ils construisirent partout et l'ordonnance de ces édifices (1).

Les thermes ou bains ont fréquemment conservé au Moyen-Age, sous le nom d'étuves, la place où les Romains et les Gaulois, leurs copistes, les avaient établis ; ainsi, comme le remarque dom Grenier, à Marle, à Abbeville, à Soissons, à Luzarches, à Compiègne, à côté du Pont-Neuf, où une tour a gardé longtemps le nom de tour des Etuves, etc. L'on sait que les rixes, les vols, les indécentes qui s'y commettaient trop souvent, les avaient de bonne heure enveloppés dans un honteux discrédit. Aujourd'hui il ne reste des bains romains et des étuves que la source intarissable :

Où le soudard romain, las des jeux de l'arène,
Qu'était un peu de fraîche à la vive fontaine,
Où le ribaud, faisant moult vacarme et grand bruit,
Attiroit les sergents et les rondes de nuit,
Notre âge n'entend plus que les bras des laveuses
Martelant du battoir les planquettes fumeuses.
Ainsi tout doit subir, gens, ostels et cité,
L'immobile décret de la mobilité.

Au bout de la *rue Saint-Gilles* vous trouvez l'*Hôtel du Petit-Apremont*. Son pignon, sur ce qu'on appelait autrefois la *place aux Anes* possé-

(1) Citerne ou réservoir, chambre (*spoliatorium, spoliarium, apodyterium*) où l'on déposait ses vêtements, salle aux bains d'eau froide (*frigidarium*), avec sa piscine (*alveus, baptisterium*), bains chauds (*tepidarium, cella media*), étuve (*caldarium, sudatorium, concamerata sudatio*).

dit de belles arcatures du XIII^e-XIV^e siècle, que l'on devine derrière le crépis. A votre gauche la *rue au Lion*, que nous ne prendrons pas, rampe dans le bas-fond. Le n° 13 abritait la *Maison de l'Arquebuse* ou *des arquebusiers* de la compagnie royale fondée en 1589. Son grand portail est encore visible quoique bouché.

Suivons jusqu'au rempart du Montauban - 3 la rue de la Montagne. Après avoir traversé, vous pouvez, du petit bastion jouir d'une vue très intéressante aussi bien sur Senlis, ses toits et ses églises, en particulier Saint-Aignan au premier plan, que sur le rempart la fosse-aux-Anes, les jardinets et Saint-Martin avant la forêt le nouveau quartier du Chemin-du-Roi.

Après avoir traversé la belle étendue gazonnée de la place des **Arènes** - 4 vous parvenez à la grille d'entrée de cet antique monument, qui n'a été retrouvé qu'en 1865 grâce à la sagacité de Félix Verneis.

Ce monument daté du premier siècle et utilisé jusqu'au quatrième siècle — on a trouvé des monnaies d'Auguste à Gratien, mort en 383 — est du type creusé, comme celui de Pompéi ou de Caerleon, Pays de Galles ; il est paré de grand et de petit appareils, et forme une ellipse aux diamètres de 90 mètres et de 82 mètres, ceux de la piste étant de 42 mètres et de 34,47 mètres.

L'allée qui descend vers l'entrée principale est bordée de débris de colonnes étrangères au monument. Le vestibule est barré par un seuil de pierre creusé de rainures compliquées qui ont dû certainement supporter un dispositif de fermeture. Remarquons ensuite de chaque côté l'inclinaison des arcades et des moulures correspondant à celle de la voûte qui existait à cet endroit. A gauche, à droite, ici et en face à la sortie des arènes quatre loges de bêtes ou d'attente, les *carceres* dont celle immédiatement à gauche est voûtée. Puis, juste devant la piste, ces petits escaliers dont les gallo-romains ont usé les marches, et qui conduisent au podium, aux rangées de sièges des notables.

Sur la piste, vous vous trouvez au niveau antique. Deux puisards recueillaient les eaux coulant des gradins. De l'un d'eux a été retiré le parapet qui a permis la reconstitution d'un élément complet de *balteus* : Dalle de base débordante deux assises de grands blocs, corniche et parapet. Remarquez tout autour de la piste les différences d'appareil du mur. C'est que l'édifice a été ruiné aux grandes invasions et sommairement réparé au Bas-Empire.

Si l'on traverse la piste on peut admirer les pilastres à pyramidons et tout le petit appareil de la porte de sortie. On revient à droite vers le *sacellum* d'Hercule (la statuette brisée de ce dieu est maintenant au musée du Haubergier). La chapelle comprend sept niches voûtées. Elle a reçu

tous les soins, en 1969, du service des Monuments Historiques qui a également dégagé, consolidé les couloirs d'accès à la loge officielle (*pulvinar*) située au-dessus. Le couloir principal révèle, par une moulure inclinée, la voûte qui existait à cet endroit.

En se tournant vers le côté opposé, on découvre une autre chapelle à trois niches, qui devait être surmontée d'une scène (de beaux éléments de dallage ont été retrouvés) et derrière celle-ci, des couloirs d'accès dégagés et qui attendent la restauration. Le couloir perpendiculaire à l'axe de la piste est barré par un mur datable du III^e ou IV^e siècle car il comporte un lit de tuiles. Les arènes ont-elles été transformées en point de défense ?

Il faut s'imaginer la piste recouverte de sable, des rangées de gradins qui s'élevaient plus haut que le sommet des pentes jusqu'au mur de soutien (*corona*) maintenant disparu. Peu de mobilier a été découvert, à part la statue brisée, les monnaies, et les éléments architecturaux : un pot de la peinture rouge dont on enduisait les murs : un élément de mécanisme en fer, peut-être pour la fixation d'un vélum : un cachet d'oculiste.

Représentations théâtrales, combats d'hommes et d'animaux, voici les divertissements auxquels dix à douze mille spectateurs de la Civitas des Sulbanectes venaient assister. Rappelons-nous Tacite : aux gladiateurs connus du monde romain, les gallo-romains avaient ajouté une variété bien à eux : les crupellaires bardés de fer. Donc jeux sanglants jusqu'à l'interdiction de la gladiature, jusqu'à l'abandon des arènes, et pendant les siècles qui les voient peu à peu comblées, jusqu'au jour où les Ligueurs, en 1598, placent « leurs couleuvrines sur une haute butte... pour battre à « courtines et en engards de rempart et défendre la brèche. »

Du pied de ce monticule sortait une fontaine, aujourd'hui cachée et desséchée, qu'une bulle du pape Luce III (1182) en faveur du chapitre de Notre-Dame, appelle *Fontaine des Arènes*.

Le marais au bas est le *Pré l'Evêque*. S'il n'était point fauché avant la Saint-Jean, sa fenaison, à moins d'un sursis obtenu de la commune, appartenait à tout venant.

En prenant droit devant vous, à la sortie des arènes, vous rentrez à nouveau en ville par la porte de Creil, la place de Creil où aboutit la rue de Beauvais.



Hotel Germani

[Signature]

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

VII. – De la rue de Beauvais à la Cathédrale

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

VII. — DE SAINT-AIGNAN A LA CATHEDRALE

23

La rue de Beauvais, autrefois Saint-Aignan est, jusqu'à la place de Creil ou plus exactement aujourd'hui Gérard-de-Nerval, bordée sur son côté impair de beaux hôtels. C'est un peu le Boulevard Saint-Germain de Senlis. Les maisons n^{os} 9^e et 11 sont encore remarquables à leurs fenêtres ornées de moulures délicates et à deux gargouilles d'un style fier. Les belles caves du XIV^e siècle, sur lesquelles sont bâties les n^{os} 17 et 19, conduisaient dit-on, par des corridors étroits, le long du massif de terre et de muraille qui domine les rue du Heaume, du Lion, etc... Les n^{os} 21 et 23 sont en retrait de la rue, derrière de lourds portails, celui du 23 est celui de l'évêché remonté à cet endroit, présentent de belles façades du XVII^e, reprises au XVIII^e et au XIX^e siècle. Ils jouissent d'une vue splendide. Le côté pair était en partie occupé par la *Boutellerie*, hôtel de la famille des Bouteillers une des plus brillantes que Senlis ait compté. Tout l'îlot qui s'étendait de la *rue aux Coquilles* à la *rue aux Gâteaux* (autrefois *rue d'Enfer*) a été abattu pour faire place à une école, dont le volume ne cadre guère avec les maisons qui l'entourent.

24

La place de Creil ou du Pilon rappelle de nombreux souvenirs où le gai se mêle au lugubre. Là, on exposait au carcan, rouait ou pendait, comme l'on fit à la mère de Jeanne Harvilliers, la célèbre empoisonneuse de Verberie (1528). Là, les confrères Jean de la Motte, Pierre de Bray « souloient » [avaient coutume] jouer, au grand ébahissement de mille curieux, les mystères de *la Passion*, de *l'Hostie sacrée* et de *Saint-Roch* (1525).

Autour de la place de beaux hôtels encore, *l'Hôtel de Kermont* aujourd'hui sous-préfecture, *l'Hôtel de Parseval*, noyé dans la verdure, de l'autre côté de la place, au bout d'une allée d'arbres et derrière un majestueux portail daté de 1770 se déploie la belle façade de *l'Hôtel Germain*, l'un des plus beaux de Senlis. L'ensemble des bâtiments doit remonter à la première moitié du XVII^e siècle, à cette époque, il abrita Jacques Germain, secrétaire du Roi, Au XVIII^e siècle il appartient à la famille Roze. Pierre-Clément était conseiller du Roi, lieutenant particulier du baillage provincial et siège présidial de Senlis, son fils Clément fut commandant en chef de la Garde Nationale de Senlis. En 1815, alors que Mme de Rainvilliers en était propriétaire, le roi Louis XVIII y logea.

25

Par la *rue de la Poulallerie*, encadrée, elle aussi, de belles demeures. un petit crochet par la *rue des Vétérans* (elle n'a pas retrouvé après la Révolution son ancien nom, *rue de l'Autre-Monde*, gagnons la place *Lavarande* (1) qui s'appelait autrefois *place au Charrons* ou *au Vin*. Y

(1) Le général L.-L. de Pecqueult de Lavarande, dont la famille était fixée depuis longtemps à Senlis, né à Paris en 1813, mort en Crimée en 1855.

aboutissent la *rue du Puits-Tiphaine* déformation de *puits-de-feine* et la *rue Léon-Fautrat*, membre de la société d'Histoire au temps de la découverte des Arènes qu'il contribua à exhumer, cette rue portait autrefois le nom pittoresque de *rue aux Fromages* (1302) qui n'est pas oublié.

Vous n'ignorez pas ce trait flatteur d'un ancien historien de Senlis, Jandun : « Le lait le plus doux, un beurre sans mélange, des fromages gras, « y sont servis en abondance aux fortunes moyennes et petites ».

Une maison dite de la *Teste-Vert* (1) était habitée par les Méthelet, famille célèbre jadis par son honorabilité, ses alliances et une réalisation exceptionnelle de cette bénédiction de l'Écriture : « Vos enfants entourent votre table, nombreux comme les rejetons de l'olivier. »

Voici l'épithape de Marie de la Barre, femme de Pierre Méthelet :

Amyy lecteur, sous cette tombe et lamme,
Gist et repose une honorable dame
Qui a peu veoir procréez de son temps
Tant de ses sœurs que de ses deux enfans,
Huit cents neveux. Prie qu'a ses descendans
Dieu doint le ciel veoir et aux ascendans.

26

Pénétrons à nouveau dans le *Castrum* en passant sous la voûte de la *Fausse-Porte*, après avoir remarqué que la tour gallo-romaine qui la domine a été intégrée dans la construction de l'*hôtel de la Chancellerie*. C'est une maison en pierres à deux étages avec pilastres ioniques au premier, corinthiens au second, fenêtres du haut à meneaux, flanquée de deux tours hexagones. Son aspect mystérieux ramène les souvenirs de Henri de Marle, seigneur de Versigny, lequel fut égorgé en 1418 avec son fils Jean de Marle, évêque de Coutances, lors du massacre des Armagnacs ; du président Armand de Marle... Tout près était une chapelle vénérée de *Sainte-Bathilde*, que l'on surprend dans les documents de notre histoire dès 1190.

Sainte Bathilde, née en Angleterre, d'une race saxonne, épouse de Clovis II, régente du royaume, puis religieuse de Chelles, dut apporter plus d'une fois au château de Senlis et aux villas royales de Convicinum, Govix (Gouvieux), Ver, les preuves de sa haute intelligence et, ce qui vaut mieux encore, de sa merveilleuse vertu.

27

Suivons maintenant la charmante *rue de la Treille*, Becquetelle, Becquetreille, ou de la Treille-Becquetelle, « de becqueter » attaquer à coups de bec, elle s'appelait autrefois sur une partie de son parcours *rue du Grenier-aux-Poix*. Le n° 11 appartient longtemps à la famille de *Saint-Gobert*, vieille noblesse de robe ; le n° 8 abrita les religieuses bénédictines de Saint-Rémy (Faubourg Saint-Martin) avant leur départ pour Villers-Saint-Georges (1589). Plus loin, l'ancien *hôtel de la Treille*

(1) Au 16, rue Léon-Fautrat.

ou des *Saint-Péray* où logea le bon roi Henri VI, et rappelle que Gui III le Bouteiller, vers 1150, fut contraint après quelques négligences à l'égard du chapitre, « de promettre dix muids de vin à prendre sur une vigne nommée Bequestelle. »

28

En continuant la rue de la Treille ou en faisant un crochet par la *rue Saint-Péray* on retrouve la *rue du Châtel*. A peine quelques rares curieux vont saluer au n° 20 les nobles débris de l'*Hôtel-Dieu de Gallande*. La porte a conservé son tympan de feuilles de chêne du XIII^e siècle. Les colonnes ont disparu. La grande salle encore visible a gardé de nobles proportions malgré les destructions : les trois nefs, le chœur, les baies en plein cintre, les deux lignes de colonnes du plus beau style.

On sait que la fondation d'*Hôtel-Dieu* par nobles et riches était courante au Moyen-Age. L'expression « Maison Dieu de Gallande » (1223) vient de la générosité des Garlande, en particulier de Robert et de sa mère Idoine (1227). Il s'appelait aussi *Prieuré de la Madeleine* et était desservi à l'origine par douze religieuses et deux chapelains. En 1524 l'Evêque Arthus Fillon rétablit de ses deniers l'*Hôtel-Dieu* mal administré par les échevins et met dix religieuses venues de Paris. Après des difficultés nouvelles, les sœurs grises de Saint-Vincent de Paul en prendront possession. Il fut vendu en 1806.

Au-dessus se trouvait le fief de la châellenie appelée de *Tournebus*, ou mieux de *Turribus*, et « une chaise pour tenir la justice, laquelle est assise contre la maison du *Lion d'or* ».

29

La placette un peu plus bas s'appelait au temps de sa splendeur *carrefour des Quatre-Vents*, lorsque la *rue du Châtel* était la voie principale entre Paris et les Flandres, la grande et la petite juiverie s'y rencontraient. Elle doit au drame du 13 décembre 1789 son nom officiel : *Place Aulas-de-la-Bruyère* et son nom populaire *place Billon*. Ce jour là l'horloger Billon se vengea d'avoir été chassé de la compagnie d'Arquebuse en tirant sur ses anciens collègues qui montaient à la cathédrale pour assister à une bénédiction de drapeaux. Au moment où le lieutenant de maréchaussée Aulas de la Bruyère l'arrêtait la maison sauta. Il y eut en tout 26 morts dont Billon et 40 blessés. On imprima chez Tremblay (1790) son testament et son épitaphe, on y lit :

« Si jamais il existe une épitaphe pour moi, je vous prie d'y faire gravé les mots ci-dessous : *Ici repose le corps de Louis-Michel-Rieul BILLON, horloger, qui fut fou de son état et non de sa femme ; il n'aime pas la vie, et ce n'est pas bien étonnant : il quitte sans regret les hommes, ce sont des monstres qui ne peuvent plus entendre la vérité et qui ne con-*

« naissent que la loi du plus fort. Je succombe sous cette loi ; mais j'es-
 « père me venger et apprendre aux hommes par ma mort à être plus sages
 « dans leurs délibérations... » ; — les *Affiches-Annonces* pour les villes
 de Senlis, Compiègne, etc., contiennent plus d'une pièce sur Billon :

Que jamais nul mortel n'élève de maison
 Sur le lieu qu'habita le scélérat Billon.

Pour retrouver la place Notre-Dame vous pouvez prendre dans l'angle
 de la place la rue de la Tonnellerie puis la rue Saint-Frambourg ou à gau-
 che la *rue du Petit-Chaâlis*. Les moines de la célèbre abbaye y avaient leur
 pied-à-terre au n° 4 et le prieur occupait d'après la tradition l'élégante mai-
 son du n° 5 qui a conservé une partie de son antique cachet.

Notre long périple est terminé, excusez nos longueurs. Acceptez un
 dernier conseil, avant de dire Adieu à Senlis, n'oubliez pas de vous retour-
 ner de partout ou presque la vue sur la ville est plaisante. De la route de
 Paris ou de Crépy, de Compiègne ou de Creil : il en est de moins connues
 qui ne sont pas les moins belles, de Villevert au nord, où le grand clocher
 paraît seul, ou de la Bigüe au sud-est où il est accompagné par ceux de
 Saint-Vincent et de Saint-Pierre.



Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

**EN FORME
DE
CONCLUSION**

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

NOTE SUR L'HISTOIRE DE SENLIS

Conscience de sa personnalité, résistance aux violences extérieures, goût de la légitimité, tels sont les caractères que révèle l'examen même sommaire de l'histoire de Senlis au cours des deux derniers millénaires.

César ne parle pas des Sulbanectes dans ses commentaires et l'on serait tenté de suivre un éminent historien (1) lorsqu'il émet l'hypothèse que cette petite peuplade, occupant environ 500 kilomètres carrés, n'est pas, avant la conquête, distincte de l'un de ses puissants voisins, Parisii, Suesions ou Bellovaques. Pourtant des monnaies du temps de l'indépendance lui sont attribuées. En tout cas, population agricole et sylvicole, elle se rassemble sur le site actuel de notre ville, que l'on peut supposer déjà fortifié, pour ses solennités et ses marchés. Les plus anciens ex-votos trouvés dans le sanctuaire de la forêt d'Halatte et qui sont des curiosités de notre musée, donnent à ces Gaulois des traits farouches, reflet sans doute de la religion druidique dont ce qu'on sait nous explique pourquoi les Romains prirent tant de soin à l'extirper. Cependant, comme ailleurs les divinités celtes résistent un certain temps ; et le serpent à tête de bélier, lui aussi au musée du Haubergier, a été sculpté après la conquête.

Le bourg, le marché des Sulbanectes reçoit des Romains un traitement de faveur. S'ils ne sont pas « *foederati* » comme les Rèmes, amis des Romains, les Sulbanectes sont « *liberi* » (exempts de tribut). Le site est doté des monuments exemplaires de la puissance romaine, arènes, temples, thermes — ceux-ci sont encore à découvrir, sans doute à l'emplacement des étuves médiévales. Il faut s'imaginer une ville — jardin où des propriétés longeaient les voies principales, et où les bâtiments officiels se faisaient plus serrés vers le site actuel du château royal et de la cathédrale (2).

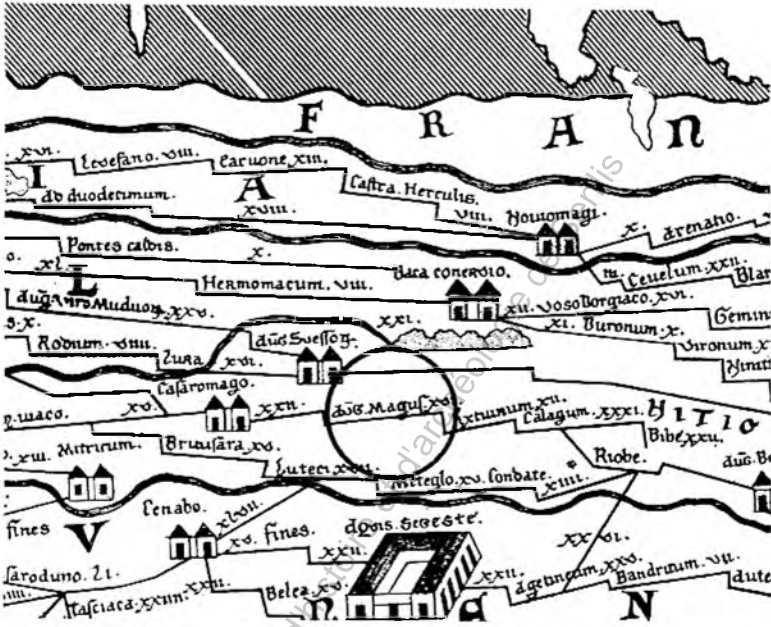
Si l'on juge de l'âge d'or d'une cité par ses témoins architecturaux, Senlis l'a certainement connu au premier et au second siècle, dans la paix romaine — Senlis, ou plutôt *Augustomagus* comme l'indique la table de Peutinger — il semble bien d'après Ptolémée que la ville d'Augustomagus se soit superposée, ou mieux juxtaposée à un *Ratomagos* (*Rato* : sans doute forteresse ; *magos* : marché).

Tout s'écroule lors des invasions barbares de 276. Fermes brûlées,

(1) Voir bibliographie à la fin.

(2) Sur le site du Château Royal ont été retrouvés le seuil et une colonnade de ce qui devait être un bâtiment officiel de l'époque impériale ; au milieu, les débris d'une statue en bronze de l'Empereur Claude, sur un piédestal reconstitué et présenté au musée (voir p. 23 et p. 47).

bâtiments renversés, statues détruites. Senlis et son territoire n'y échappent pas. Les années noires de la fin du troisième siècle sont suivies d'une renaissance à un double titre : matériel : l'administration impériale érige rapidement une enceinte de 840 mètres enserrant six hectares trente-huit ares, forte de vingt-huit tours, percée d'au moins deux portes, vers Paris et Reims, et de plusieurs poternes. Spirituel : Regulus, Rieul, évangélise la civitas. Les deux conditions de la pérennité sont réalisées.



De la Gaule Belgique au domaine des rois francs, le nom actuel se forme au fil des siècles : Sulbanectes, Silvanectes, Silvanectis, Senlectis et Senlis. La ville des évêques reçoit les soins des mérovingiens — la tradition nous rapporte la visite de Clovis au tombeau de Saint Rieul, protégé de murs plus tard par Childebert ; puis des carolingiens — Charlemagne fonde en 795 Saint-Rémy, dans le faubourg Saint-Martin. Leur résidence est à l'emplacement actuel du Château Royal qui lui-même succède au siège de l'administration romaine. Il ne faut pas s'imaginer la population resserée dans la ville close. On s'y réfugie quand il le faut, mais en temps ordinaire on vit, on commerce aussi hors des murs, où se trouvent les églises des paroisses parmi les plus anciennes : Saint-Rieul, Saint-Hilaire, Saint-Aignan, Saint-Pierre sont au pied de la muraille. Au IX^e siècle se déroule un événement significatif. Lors de leurs incursions, les Normands se heur-

tent aux murs toujours bien entretenus de la citadelle et n'y peuvent pénétrer. Au x^e siècle, c'est un fait capital pour l'histoire nationale : le 1^{er} juin 987, Hugues Capet, Comte de Paris, duc des Francs, est élu roi à Senlis.

Propriété de la couronne, place forte, ville des rois. Comment donner en quelques lignes un aperçu de la période médiévale ? Au xi^e siècle, Anne de Kiev fonde Saint-Vincent. Au xii^e siècle fleurit dans toute notre région l'art gothique. On commence la reconstruction de la cathédrale, et puis en 1173 les habitants se font concéder la charte de commune par Louis VII. La ville va vers son apogée. Ses activités sont multiples. Siège d'un bailliage royal de nombreux hommes de loi y résident. Elle possède halle de boucherie qui doit s'agrandir en 1224 ; halle des drapiers, agrandie en 1228 par l'achat de deux maisons. Il y avait encore la halle au pelletteries, la halle aux toiles, les étaux... Toute cette vie économique se déroule entre la place de la Halle et l'Hôtel de Ville— il en est de même aujourd'hui. Les maisons s'édifient au-dessus de vastes caves voûtées d'ogives qui reçoivent marchandises et provisions. La cathédrale, vers 1245, reçoit sa flèche, pour nous chef d'œuvre de la virtuosité des architectes de xiii^e siècle, et pour l'homme de cette époque l'index de Dieu, ou encore, quand il la voit surgir au-dessus des bois, l'un des palais du paradis.

Nous ne pouvons passer sous silence que ce fut un évêque de Senlis, Guérin, qui commanda sous Philippe Auguste à la bataille de Bouvines en 1210. L'abbaye de la Victoire, tout près de nous, la commémore. Ou encore que Louis IX fonde le prieuré Saint-Maurice, qu'il y porte sur ses épaules les corps des martyrs de la légion thébaine.

Vient le xiv^e siècle, et un sinistre précoce des malheurs à venir ; neuf templiers sont brûlés vifs en place de Creil en 1310. La ville succombant sous les charges, renonce à la Commune en 1319. Le roi fou, Charles VI, voit en forêt d'Halatte un cerf portant au cou un collier de cuivre doré inscrit « Caesar hoc mihi donavit ». C'est aussi la Jacquerie — Senlis reçoit et reconforte les Jacques, puis résiste victorieusement aux seigneurs qui veulent la châtier de ce soutien.

Savez-vous que Catherine de Valois, épouse d'Henri V d'Angleterre, est enterrée à côté de son mari au chevet de Westminster Abbey ? Le royaume de France et d'Angleterre des Plantagenêt ne leur survit guère. Voici le xv^e siècle et Senlis assiste à la bataille que livre sous ses murs Charles VII et Jeanne d'Arc au duc de Bedford ; un face à face menaçant plutôt qu'une bataille. Le duc se retire vers Paris. Senlis passe au roi de France, et ne change plus d'allégeance. Le chemin de la Damoiselle existe encore à Montépilloy.

En 1418, la ville avait résisté pendant plus de deux mois à un siège

mémorable. Le connétable d'Armagnac conduisait les assauts, et le bâtard de Thian dirigeait la défense. Enfin l'on décide de se rendre. Mais au soir du jour fixé arrivent à la rescousse les seigneurs de Picardie. Furieux avant de lever le siège, Armagnac fait décapiter quatre otages, sous le mur qui existe toujours et qui rappelle leur souvenir. Encore un siège, cette fois-ci sous la Ligue en 1589. La ville a ses nouveaux murs érigés de Louis XI à François I^{er}. Dix-huit mille soldats entourent la ville, des batteries tirent depuis la butte qui recouvrait alors les arènes. Les Parisiens viennent au camp des assiégeants pour assister à la prise de Senlis. Peine perdue ; la ville résiste victorieusement sous le commandement de Thoré Montmorency et le siège est levé au bout de dix-sept jours.

N'est-il pas tout à fait extraordinaire que Senlis n'ait jamais été prise d'assaut, mise à sac, brûlée, entre le Bas-Empire romain et ce jour fatidique de 1914... mais n'anticipons pas. Les seules destructions que l'on y relève sont le fait des habitants, qui s'y livrèrent moins qu'ailleurs.

Un intermède souriant en l'an de grâce 1406, le 29 juin, le gentil poète Charles d'Orléans épouse Isabelle de France, fille de Charles VI, dans notre cathédrale. Hélas trois ans plus tard elle mourait en couche. Le chagrin inspira à Charles ces vers émouvants :

« J'ai fait l'obsèque de ma Dame,
Dedans le moutier amoureux,
Et le service pour son âme
A chanté Penser Dououreux...
N'en parlons plus : mon cœur se pâme
Quand il ouït les faits vertueux
D'elle qui était sans nul blâme... »

Les guerres de religion passent sur Senlis sans incidents notables. Henri IV disait que « son heur avait prins son commencement » ici, et il est significatif que Senlis reconnait la légitimité encore contestée de ce monarque, sans retour en arrière, et la défend avec les armes.

Henri IV est de dernier monarque à l'histoire duquel Senlis contribue notablement. La ville entre maintenant dans des siècles relativement paisibles. Elle souffre d'une récession économique au XVII^e siècle. C'est la « petite ville » que La Bruyère décrit ainsi : « J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte, une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie : elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours et ses clochers : elle me paraît peinte sur le penchant de la colline ».

Le XVIII^e siècle voit presque un doublement de la population : de 2 736 en 1720 à 4 429 en 1790. On perce la rue Neuve de Paris (rue de la République). On construit des maisons raffinées comme l'hôtel de Junquières, une belle église de style jésuite : la Charité. Senlis se livre au commerce des grains, au blanchiment des toiles, on extrait, on pare les belles pierres du pays, comme le liais. A la Révolution la ville compte neuf cent quarante-huit maisons (dont neuf cent dix couvertes en tuiles). Elle devient siège de district (soixante dix-sept communes). On fête la Fédération, le 14 juillet 1790, en toute sincérité. La ville est républicaine, mais oppose une louable résistance aux excès. La fête de la Raison, en 1793, est imposée de l'extérieur. En septembre de cette année la municipalité est destituée par les envoyés de Paris. Des charrettes partent vers Chantilly, mais la population n'injurie pas les prisonniers, et localement on n'enregistre aucun drame.

En 1829, la ville a cinq mille habitants. Elle est loin de l'Oise, le chemin de fer passe ailleurs : elle stagne, oubliée par la révolution industrielle, et n'a que six mille huit cent quatre-vingt huit habitants en 1885.

Des grands hommes de notre petite ville la liste est courte. On compte trois baillis, Beaumanoir, l'un des plus grands juristes du Moyen Age (1246-1296), le poète Eustache Deschamps (1320-v. 1400), et le fameux mémorialiste, le duc de Saint-Simon ; le chimiste Antoine Baumé (1728-1804) ; l'érudit chanoine Afforty (né en 1706), plus récemment le sous-préfet poète Audigier. Comment ne pas associer Nerval et sa Sylvie à notre ville et au Valois tout proche ? Le XIX^e siècle voit naître ou vivre à Senlis des peintres comme Thomas Couture (1815-1879), Tattegrain, et le plus grand, le plus humble aussi : Séraphine de Senlis (1864-1934).

Senlis rentre dans l'histoire de nouveau, et de manière dramatique, en septembre 1914. Les avant-gardes allemandes traversent la ville, obliquent vers Meaux et la Bataille de la Marne. Pendant la semaine d'occupation, le maire est fusillé avec d'autres otages, la gare, la rue de la République sont incendiées méthodiquement. Tout ceci sans raison. Il est triste de devoir revenir sur ces événements à l'heure actuelle. Mais ne sont-ils pas l'Histoire ? On reconstruit après 1918, plutôt mal, et après les quelques destructions de 1939-1945, plutôt bien. On restitue actuellement de manière parfaite le bel hôtel de l'ancienne Sous-Préfecture, brûlé en 1914. Senlis est jumelée avec Langenfeld. Reconstruction, réconciliation : à ces signes de notre temps vient s'ajouter l'expansion.

La ville a désormais 15 000 habitants. Des quartiers extérieurs sont nés, et une zone industrielle, dont certains des bâtiments ne sont pas sans élégance, s'est créée au bord de l'autoroute. La cité a toujours son cadre :

on peut en voir les murs, la rivière qui les baigne, puis, par-dessus les jardins, les champs et l'épaisse forêt. Puissent les élus, les autorités, et tous ceux qui aiment la cité préservée, concourir à lui garder ce caractère ! On peut concilier beauté et expansion, à condition que celle-ci soit préalablement pensée dans le temps, dans l'espace, dans chacun de ses détails.

W.A.M. Hannagan,
Secrétaire de la Société d'Histoire
et d'Archéologie de Senlis.



Michel ROBLIN : Cités ou Citadelles ? in Revue des Etudes Anciennes, tome LXVII. 1965.

Jules FLAMMERMONT : Histoire des Institutions Municipales de Senlis, in Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 45^e fascicule, in-8°. Paris 1881.

A. MARGRY : Quinze séries de notes pour servir à l'histoire de Senlis

GRAVES : Statistique du canton de Senlis. 1841.

CARLIER : Histoire du Valois. 1703.

Comptes rendus et mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis.

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 23 SEPTEMBRE 1972
SUR LES PRESSES
DES IMPRIMERIES RÉUNIES DE SENLIS
A L'OCCASION DU PREMIER
RENDEZ-VOUS DE SEPTEMBRE A SENLIS
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
300 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 300 SUR VELIN OPALYS
LES GRAVURES ORIGINALES DE CHADAVE
SUR PAPIER SIMILI JAPON

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis

Société d'histoire et d'archéologie de Senlis